



CLARTÉ

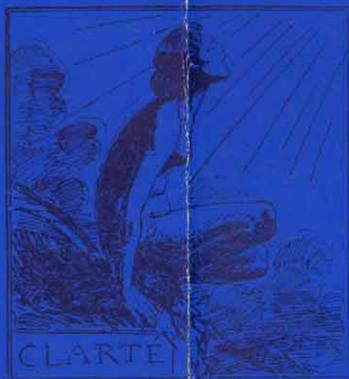
DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Léon BAZALGETTE.....

Jean BERNIER.....

Edouard DARVILLE.....



Max EASTMAN.....

Jacques MESNIL.....

Léon MOUSSINAC.....

**les origines et le développement de la crise du parti
communiste en France**

par **PAUL VAILLANT-COUTURIER**

4 Dessins inédits de JEAN-JACQUES JADELOT

Le prochain numéro de *Clarté* sera consacré à la commémoration de la révolution russe
Les journées d'Octobre racontées par ceux qui les ont faites

32 pages - hors textes en couleurs - fac-similés - dessins originaux d'artistes russes
Un numéro unique d'art, de littérature, d'histoire révolutionnaire.

SOMMAIRE

Dessin de J.-J. Jadelot	25
Vie politique: Les origines et le développement de la crise du parti communiste en France, par P. VAILLANT-COUTURIER	25
Les Intérêts et la Sottise, par XXX	31
Dessin de J.-J. Jadelot	32
Vie intellectuelle: Trois romans de Jeunes à la nouvelle revue française, par Jean BERNIER	33
Naissance du cinéma, par Léon MOUSSINAC	35

Lectures et débats. L'art d'aimer la poésie, par Max EASTMAN	37
Traduit de l'anglais par Léon BAZALGETTE	
Dessin de J.-J. Jadelot	39
Vie sociale. L'avènement du fascisme, par XXX	39
Traduit de l'italien par Jacques MESNIL	
La leçon du fascisme, par Edouard DARVILLE	43
Dessin de J.-J. Jadelot	46

A NOS ABONNÉS

Nous prions instamment nos abonnés qui ont reçu leur avis de renouvellement de bien vouloir nous envoyer le plus tôt possible le montant de leur abonnement.

Tout retard est pour notre administration déjà surchargée de besogne, une cause de travail supplémentaire et une source d'erreurs et de retards dans l'envoi de la revue.

Nos amis auront à cœur de nous faciliter la tâche : nous attendons de leur part cette preuve de camaraderie.

Vous devez conserver la revue "Clarté"

Ne gardez pas des numéros séparés qui s'abiment facilement. Faites-les relier et placez-les dans votre bibliothèque.

Voici deux types courants de reliure que nous vous offrons.

1) *Pleine toile noire, tranches jaspées*
reliure solide pour bibliothèques

par 12 n° par 24

de travail 9 50 19 »

2) *Dos orné basane, plats papier, tête or, reliure spéciale pour collectionneurs* 15 50 31 »

Envoyez votre collection Clarté à notre librairie. Les numéros avariés seront remplacés gratuitement, les numéros manquants ajoutés moyennant un supplément de 0 fr. 50 par numéro sauf pour le numéro 1 épuisé.

Où alors placez vos numéros en les reliant vous-même dans la reliure Clio.

La reliure Clio contient les 24 numéros.

Pour placer les numéros ou les retirer il suffit de placer ou de retirer une petite pince d'acier. C'est l'affaire de quelques secondes.

Cette reliure sur plat papier, marbré, dos et coins négamoid porte au dos en lettres dorées l'inscription Clarté.

A nos bureaux : 9 francs.

Franco : 10 francs.

Adresser les commandes à Clarté, 16, rue Jacques-Callot. Chèques-postaux : Paris 339-80.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

Les encouragements de nos Lecteurs

« Au sujet des abonnements étrangers, vous tombez parfaitement dans mes idées; et si je n'ai pas encore répondu à votre appel, c'est autre chose que le cœur qui me manque pour l'instant, ce sont les moyens matériels. Briser les barrières nationalistes, c'est là une bonne parcelle de mon idéal; et pour mieux vous le confirmer, je veux vous retracer ici un passage des lignes que je traçais sur un misérable petit carnet à Lorette, le 16 juin 1915 (en attendant l'attaque):

« Pour que le monde entier marche dans un même concert, il faudrait tout d'abord que l'on parle la même langue ou que nous les parlions toutes; une fois que les langues n'auraient plus de frontière, les nations elles-mêmes parviendraient à les supprimer, on pourrait s'exprimer suivant ses désirs et on se comprendrait tous. »

« Oui, avoir un correspondant, pas un seul, mais plusieurs, si vous le pouvez, mes chers amis, est pour moi un événement heureux: déjà un ancien combattant allemand, ayant connu Verdun ou Lorette, ensuite un Russe.

« Je suis comme Clarté, je suis pauvre, je ne veux pas étaler ma pauvreté à la vue du monde entier, mais à vous autres qui avez avant tout une conscience, je veux la montrer. C'est avec assez de difficultés que je suis parvenu à mettre ces vingt-cinq francs de côté que je devais consacrer à l'achat de quelques livres de votre collection scientifique, ce qui m'aurait permis de hâter mon instruction... »
— A. B.

QUATRIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION

Dorothy Ball ...	13 10	Magnan	25 »
Carlier	4 75	Urban	25 »
Prebost	7 »	Morlin	25 »
Papadopoulos ...	34 »	Destrebecq	25 »
T. C.	7 25	Pottecher	25 »
Rouvière	8 »	Fort	25 »
Pottin	10 »	Esposito	25 »
X. Nontron	5 »	Duboc	25 »
Colonna	2 »	Boulley	25 »
Docquin	5 »	Bourgey	25 »
Aviez	5 »	Demeube	25 »
Dareau	25 »	Total	401 10

Listes précédentes : 2.476 fr. 50.

Total général : 2.877 fr. 60.

115 abonnements

Les Marionnettes

de la RÉPUBLIQUE DE PATATI-ET-PATATA
vous avaient fait rire;

PATATI-ET-PATATA EN GUERRE

vous avait fait penser;

LA VICTOIRE DE PATATI-ET-PATATA

qui vient de paraître à la Librairie OLLENDORFF

vous fera rire et penser.

Un volume : 7 francs

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Envoi province franco contre mandat ou remboursement
Deux tablettes repas : 75 La boîte de poudre 6 50



Les origines et le développement de la crise du Parti Communiste en France

Par Paul VAILLANT-COUTURIER

Le Parti Communiste français est entré récemment en conflit ouvert avec la Troisième Internationale à laquelle, le 30 décembre 1920, il avait adhéré d'enthousiasme. Au Congrès de Paris, le 19 octobre 1922, Frossard, secrétaire du Parti Communiste avait déclaré : « Si le centre prend seul la direction du parti, c'est le conflit probable avec l'Internationale ».

La fraction du centre ayant pris seule le pouvoir avec une faible majorité de 180 mandats, les deux représentants de l'Internationale, Manouïlsky et Humbert Droz, sont retournés à Moscou en déclarant que « toute la responsabilité de la situation créée retombe sur le centre ». C'est le conflit sur lequel le 4^e Congrès mondial a été appelé à se prononcer. Je ne sais encore à l'heure où j'écris ces lignes quelles sont les mesures auxquelles il s'est arrêté.

Il est fort probable que ce congrès légiférant au nom de l'Internationale tout entière et revêtu par là d'une haute autorité aura su trouver les solutions nécessaires et que le Parti Communiste français enregistrant ses décisions au cours d'un congrès extraordinaire, entrera pacifié dans l'année qui vient.

Qu'il n'espère pourtant pas en avoir complètement terminé avec les frottements et les heurts. Toute solution pourra intervenir qui, donnant satisfaction aux individus sur tel point précis, ne modifiera pas sérieusement leur mentalité.

L'effort à entreprendre au lendemain d'un accord formel pour aboutir à un accord profond sera considérable. Le mal, réduit peu à peu, ne disparaîtra pas...

Toute la crise du parti, dont les événements actuels ne constituent que des symptômes dont il ne faut pas exagérer l'importance, toute la crise réelle du parti, elle est, en effet, dans le conflit entre deux états d'esprit qui, partout ailleurs qu'en France, ont réglé leurs différends à coups de fusil.

Centre ? Gauche ? C'est le conflit entre le vieux socialisme démocratique particulariste et le communisme internationaliste. Les conditions extrêmement obscures, pacifiques et sentimentales de l'adhésion de Tours ont, en effet, permis leur coexistence dans un même parti.

Le Parti Communiste subit une situation de fait paradoxale qui stérilise son action et vide ses rangs. De 137.000 membres en 1921, il passe à 80.000 en 1922. Il s'épuise depuis deux ans à concilier ce qui est inconciliable, le blanc et le noir, le rouge et le vert, au lieu de chercher à absorber tout dans une politique unique, celle de l'Internationale. Lorsque Frossard, au cours de la séance historique du Congrès de Tours, déclarait : « Le parti continue », il n'émettait pas seulement une habile suggestion de propagande, il exprimait une redoutable vérité. Au Congrès de Paris, deux ans plus tard, Manouïlsky pouvait répondre à Jules Blanc : « Bouffons du bourgeois, oui, camarade Jules Blanc, mais chez nous d'abord. »

LE SOCIALISME D'AVANT LA GUERRE

Pour bien comprendre toute l'étendue et la gravité de la crise actuelle, il faut remonter bien en arrière dans les origines mêmes du mouvement français. Il faut revoir pièce à pièce, caillou par caillou, cette étonnante mosaïque de doctrines et de partis qui, de Gracchus Babœuf à Jean Jaurès, a constitué la substructure du Parti communiste.

Et tout d'abord, constatons une fois de plus que toute la tradition révolutionnaire française est essentiellement bourgeoise. Aussi le mot de Révolution peut-il plus qu'ailleurs trouver dans le Parti français des interprétations contradictoires et des enthousiasmes de qualités variées.

À côté de l'affirmation scientifique du marxisme du « manifeste », voici les survivances du socialisme utopique obscurcissant la notion de classe, voici les hommes

de l'Internationale portés au pouvoir par une Commune nationaliste qui sombre dans l'humanitarisme le plus sympathique et le plus impuissant; voici le blanquisme déconsidérant la violence par l'échec de ses aventures, et voici se disputant le prolétariat et la petite bourgeoisie pour la conquête des sièges parlementaires, toute la gamme des sectes socialistes, des possibilistes aux guesdistes intransigeants, voici enfin les ministériels provoquant par l'excès de leur impudeur le sursaut du syndicalisme antivotard...

Avec l'unité, en 1905, le Parti socialiste devient le confluent de tous ces éléments divers. C'est la confusion de tous ces courants, ruisselets ou fleuves dans un vaste marais démocratique, infesté d'esprit jacobin, bandé vers la réussite des élections et qui n'apparaîtrait plus que comme un assemblage mal soudé de fractions sans envergure s'il n'avait pour lui la force morale de Jaurès. Le génie souple et constamment renouvelé de Jaurès amalgame ces éléments, les brasse, les digère. En contradiction parfois avec certains d'entre eux, il parle au nom de tous. Sa personnalité puissante impose sa marche à l'esprit du Parti tout entier... Le Parti, c'est Jaurès, son rayonnement ne laisse subsister autour de lui que des flammes vacillantes. Embingué dans le socialisme démocratique, Vaillant succombe malgré ses formules retentissantes à l'ambiance de la paix sociale. Guesde, embarqué dans le réformisme, est déjà loin de sa fameuse controverse sur les deux méthodes... Hervé évolue... Le parti, prisonnier du génie de Jaurès, se parlementarise à fond. Jaurès n'échappe pas à l'influence bourgeoise de la révolution française. Il en est la dernière et la plus vivace repousse. C'est la faiblesse même de la résistance bourgeoise qui le rend possible. L'écœurante dégénérescence bourgeoise contamine, en effet, le socialisme jusque dans ses moelles, jusque dans ses génies les plus probes.

A l'intérieur, il s'agit de concilier la lutte de classe avec les exigences de la grande famille républicaine. On s'efforce de faire une bonne république, de réprimer les abus, de réaliser le socialisme au jour le jour... Constamment en combinaisons diplomatiques avec les partis anticléricaux, le socialisme — dont Millerand a dit, quand il était son chef incontesté, « qu'il doit avoir peur de faire peur », n'apparaît plus que comme l'appendice de gauche de la démocratie bourgeoise, le balancier nécessaire à l'équilibrisme parlementaire des présidents du Conseil. En matière extérieure, il s'agit de concilier l'Internationalisme et les exigences de la défense nationale. Jaurès, inspirateur de la politique étrangère du parti français, en même temps qu'il dénonce « ces prétextes honnêtes » dont les impérialistes se servent comme de « feuilles de figuier » pour cacher la honte des raisons de leur guerre, écrit *l'Armée Nouvelle*, se félicite de l'entente franco-anglaise et anglo-russe comme d'une victoire de la paix, maintient, malgré les railleries sceptiques de Sembat, la distinction entre les guerres défensives et offensives... Rosa Luxembourg prêche en face de lui dans le désert. La deuxième Internationale partagée entre son internationalisme et le particularisme de ses sections, prépare sa faillite. Jaurès, dans un monde hérissé de baïonnettes par les trusts rivaux, a foi dans l'idéalisme humain, dans la persuasion, dans le triomphe de la cause juste, dans l'arbitrage... Jules Guesde qui, quelque temps auparavant, disait : « En défendant la civilisation bourgeoise, vous faites un travail de Pénélope », Jules Guesde qui écrivait à propos du 4^e Congrès de la paix : « C'est un

congrès de fous ! », Jules Guesde s'associe à la politique du groupe socialiste. C'est la débâcle du marxisme révolutionnaire. Cent députés socialistes, élus en 1914, s'abattent sur le Palais-Bourbon comme des frelons sur une ruche avantageuse. C'est bien cette « orientation pratique du socialisme français » que M. de Bulow accablait de ses compliments qui l'emporte. Le Parti veut la Paix et la Justice sociale, mais il n'a aucun moyen de les imposer en dehors du Parlement bourgeois.

G. Sorel, examinant, dans ses *Réflexions sur la violence*, la situation du Parti unifié, écrivait déjà en 1906 :

« Deux accidents sont seuls capables, semble-t-il, d'arrêter ce mouvement : une grande guerre étrangère qui pourrait retremper les énergies et qui, en tout cas, amènerait sans doute au pouvoir des hommes ayant la volonté de gouverner ou une grande extension de la violence prolétarienne qui ferait voir aux bourgeois la réalité révolutionnaire — et les dégoûterait des platitudes humanitaires... »

DU SOCIALISME DE GUERRE

A LA REVOLUTION RUSSE

Ces deux conditions allaient précisément se trouver réalisées dans la période comprise entre 1914 et 1917. Jaurès, quand par des visites et des objurgations il s'efforçait d'arrêter sur la pente savonneuse la guerre en marche, est assassiné.

Le parti, tout préparé au socialisme de collaboration, se jette à corps perdu dans la défense nationale. Le syndicalisme de Jouhaux vole sur ses traces. Malvy sacrifie le « carnet B » qui n'a plus aucune raison d'être. La notion de classe demeure sans force devant l'union sacrée démocratique. Privé du génie de Jaurès, le jaressisme continue et c'est le confusionnisme. Les « infimes » dont parlait Raymond Lefebvre vont « marquer le pas militaire autour de son tombeau ». On fait une nuit du 4 août des antagonismes de classe et c'est le prolétariat qui est la dupe... Toutes les vieilles rengaines de la terminologie révolutionnaire de 93 redeviennent à la mode dans « la patrie en danger ». Le langage des sections socialistes est celui du club des Cordeliers. Le rapport du groupe parlementaire au Congrès de 1916 commence par des mots épiques : « Depuis que, par la volonté criminelle des Empires du Centre, l'Europe est inondée de torrents de sang, le Parti socialiste français va se réunir pour la deuxième fois en congrès ». Les avocaillons de la Chambre singent les procureurs de la Convention... Enfermés dans le Parlement, participant au pouvoir par leurs ministres, les socialistes parlementaires font la loi dans un parti croupion. La préparation morale de la guerre par le capitalisme a parfaitement réussi. Le nationalisme, le chauvinisme qui se masque sous des noms généreux, ravagent le parti de fond en comble, engagent ses masses à se résigner au massacre, déshonorent les chefs en les associant au crime et à son extension diplomatique, le socialisme officiel devient complice du gouvernement fort. Le militarisme, la censure, les cours martiales, il accepte tout.

Seule, à l'arrière, une étroite poignée d'hommes résiste. Venus de tous les points du socialisme et du syndicalisme, autour de Monatte, quelques internationalistes se réunissent quai Jemmapes. Merrheim y coudoie Rosmer, Raymond Lefebvre y rencontre Trotsky.

Autour du noyau de la *Vie Ouvrière*, le mouvement

du Comité pour la reprise des relations internationales s'organise.

Traqués par les dirigeants, menacés d'exclusion à chaque Congrès socialiste, Zimmerwaldiens et Kienthaliens organisent la propagande occulte à la fois pacifiste et révolutionnaire. Les syndicats des métaux où affluent les sur-sitaires du front, sont gagnés, le front lui-même, exaspéré par la longueur de la guerre, donne dans le pacifisme et même partiellement se soulève contre le gouvernement fort, en mai-juin 1917.

Trotsky, expulsé, après un voyage en Espagne et en Amérique, rentre en Russie avec la première Révolution.

Là-bas, dans le même temps que le parti français qui s'unifiait, mélangeait le meilleur et le pire et l'assaisonnait à la fade sauce démocratique, en 1915, l'aile gauche du parti russe avait puisé dans l'expérience révolutionnaire de la place du Palais d'Hiver des enseignements décisifs.

En 1914, le Parti bolchevik avait refusé nettement de s'associer à la défense nationale.

Dans un pays où la contagion démocratique bourgeoise n'avait encore que faiblement pénétré, le marxisme russe avait pu conserver toute son intransigeance. En réaction avec le socialisme paresseux et sa conception de la révolution automatique, il avait assimilé le meilleur de la nouvelle école syndicaliste. C'était un parti sans compromission, sachant exprimer clairement ce qu'il voulait et ne reculant devant aucun moyen pour l'exécuter. Cela lui acquit immédiatement une situation de premier plan dans l'estime des masses dès juin 1917 en face des social-démocrates coalitionnistes.

La révolution d'octobre, le renversement du « bon » Kerensky, la dissolution du parlement, les décrets et les négociations de paix de Brest-Litovsk, jetèrent le désarroi et le scandale dans les rangs socialistes parlementaires du monde entier... C'était l'extension de la violence prolétarienne qui s'annonçait. Ce n'était pas dans les règles du jeu. On avait prévu la Victoire nationale, l'extension de la démocratie, mais on n'avait jamais envisagé qu'avec horreur, depuis la guerre, la Révolution devant l'ennemi!

L'ESPRIT NOUVEAU

De la Révolution russe, la III^e Internationale était née. Entre elle et la deuxième Internationale, la guerre s'était écoulée. Le capitalisme avait vieilli de cent ans en cinq ans. A des situations nouvelles en s'appuyant sur la doctrine marxiste la III^e Internationale opposait une tactique, des méthodes d'action nouvelles...

Bénéficiant de la popularité que rencontrait dans les masses combattantes cette révolution qui avait su terminer la guerre, la III^e Internationale trouvait dans le prolétariat mobilisé des adeptes fervents. Nous avons eu trop souvent envie de rentrer à Paris pour y disperser à coups de mitrailleuses nos maîtres de la rue St-Dominique, du Comité des Forges et du Palais-Bourbon (socialistes compris) pour ne pas être conquis d'emblée par les méthodes des bolchevistes russes. La violence s'était emparée du monde. La légalité était morte. Le sentiment d'avoir été trahi pendant d'aussi longues années, et notamment en 1918, par les hommes qui parlaient au nom du prolétariat nous exaspérait. Nous sentions parfaitement tout ce que signifiait la présence d'Albert Thomas dans le camp patronal et que c'était la rupture définitive avec toute une tradition qu'il allait falloir consommer. Des milliers de jeunes hommes à peine

démobilisés, ignorants en général de la doctrine, souvent plus pacifistes que communistes, mais animés d'un ardent sentiment de classe, pénétraient dans le Parti socialiste.

Mais leur pacifisme de guerre, à la différence de celui qui l'avait précédé, ne comptait plus sur les moyens d'arbitrage ni sur la bonne volonté des Parlements, ni sur la force de la persuasion...

Le souffle de Jaurès ne passait en lui qu'avec ce qu'il avait pu contenir d'éternel.

Le pacifisme de guerre était violent dans son essence comme le temps même où il évoluait.

Je ne puis sans émotion me souvenir de ces temps héroïques. Nous haïssions le groupe parlementaire et forts de notre audace de sacrifiés, prêts désormais à tous les sacrifices révolutionnaires, nous tranchions de tout avec un succès que notre imprudence égalait seule. En face de nous, à côté des pacifistes socialistes et des opportunistes auxquels notre coupable indulgence était acquise, les socialistes de défense nationale, ceux qui jusqu'au bout avaient voté les crédits de guerre, s'affirmaient sans reticences pour les anciennes méthodes...

Et le conflit se cristallisait sur les jeunes et sur les vieux. Les vieux ! Je les revois, pareils à des mères-poules devant le plongeon de jeunes canards qu'elles auraient couvés, je les revois, les socialistes chevronnés, dont on nous apprenait les luttes anciennes, la vie souvent admirable, toute de dévouement et de pauvreté, je les revois s'esseyant d'abord à nous convaincre avec des arguments désuets, puis, faisant état de leur ancienneté dans des appels parfois déchirants, les vieux, qui ne comprennent pas, les vieux doctrinaires qui pensaient en 1919 comme en 1914, qui n'avaient rien appris et rien oublié, et qui, désespérant de jamais nous convertir, finissaient par ne plus s'escrimer que contre notre jeunesse en des passes dérisoires où l'injure tenait lieu de raisons. Quant à nous, les jeunes, nous brandissions à tout bout de champ la Révolution Russe et l'Internationale communiste. Nous avions trop profondément ressenti dans notre esprit et dans notre chair l'horreur du nationalisme bourgeois ou socialiste pour ne pas avoir comme un besoin inextinguible d'anéantir jusqu'à nos différences ethniques dans une Internationale qui ne serait plus qu'un immense parti unique. Parti révolutionnaire. C'était ce vaste besoin d'unité humaine que dans cent discours et dans vingt articles, clamait Raymond Lefebvre et toute notre génération avec lui. Il y avait là bien plus qu'une lutte intérieure de parti. C'était le conflit entre deux civilisations. Nous avions, en convalescents d'une époque de décadence meurtrière, d'abdication et de désordre, un besoin absolu d'ordre et de santé.

LE CONGRES DE TOURS

C'est dans cet état d'esprit que nous abordions, en compagnie de Lorient et de Souvarine, le Congrès de Tours.

Comme Jaurès à la fin d'une époque, Raymond Lefebvre était tombé au seuil des temps nouveaux.

Déjà le Congrès de Strasbourg avait donné à la gauche du parti français une forte minorité groupée autour du Comité de la III^e Internationale qui avait succédé au Comité pour la reprise des relations...

Une machination sans portée, échafaudée par les éléments opportunistes du parti, avait rassemblé, sous le nom de Comité pour la reconstruction de l'Internationale,

tous ceux qui, habitués davantage aux manœuvres politiques qu'à la netteté dans les idées, s'efforçaient de croire qu'une paix boiteuse était possible entre les éléments irréductiblement antagonistes du Parti et de l'Internationale.

C'est avec eux ou, du moins, avec leur gauche, que le Comité de la III^e Internationale, dont les principaux leaders étaient emprisonnés sous l'inculpation de complot eut à négocier.

Participant à la fois de la droite et de la gauche, ces éléments mixtes, ralliés à la III^e Internationale au retour de Russie de Cachin et de Frossard, devaient fatalement apporter dans le futur Parti communiste en même temps que leur stock de popularité tout leur bagage de traditions opportunistes et démocratiques. La gauche communiste n'ignorait pas cela. Elle acceptait ses alliés nouveaux avec le ferme espoir de les convertir. Au surplus, ces alliés lui apportaient les avantages d'un personnel politique exercé. La gauche et l'Internationale leur firent de nombreuses, nécessaires et dangereuses concessions. Ce furent donc les opportunistes de la veille, ceux qui appartenaient par toute leur formation à l'ancien monde socialiste qui entreprirent la tâche principale de propager en vue du Congrès de Tours l'idéologie des éléments nouveaux. L'habileté, le talent et la chaleur de leurs orateurs, firent merveille. Ils avaient des « hommes » au sens français du mot. Quand le Congrès de Tours s'annonça, le parti était mûr pour l'adhésion à une écrasante majorité. Cette majorité était due en grande partie au souci général qui avait animé, il faut le dire, reconstruc-teurs et gauchistes, de ne pas heurter trop vivement les éléments les moins préparés du parti et de faire la cassure le plus à droite qu'il serait possible. Zinoviev, à qui Renoult avait été envoyé par le centre en ambassadeur, avait lui-même adouci certaines des 21 conditions.

Mais dans l'esprit des reconstruc-teurs, cela n'était qu'un premier pas en arrière, qui serait suivi de beaucoup d'autres, tandis que pour la gauche communiste et l'Internationale, c'était un maximum.

ESPRIT DU CONGRES DE TOURS

C'est ainsi que dès le premier jour, ce congrès décisif reposa sur l'équivoque. Il allait adhérer davantage dans la lettre que dans l'esprit. Ch. Rappoport, encore membre pourtant du Comité de la III^e Internationale, répond à Paul Faure à propos de « coups de pied » dont il se plaint de la part de l'Internationale, que les coups de pied de l'Internationale comme ses conditions sont « de fantaisie ».

On cite sans protestations une réponse de Cachin à Trotsky, concernant la défense nationale et où il est dit : « Dans l'état présent des choses, le danger de guerre ne pourrait venir que de la politique impérialiste française et dans ces conditions, nous repousserions les crédits ». Dans son discours au congrès, Cachin s'élève contre « la conception bourgeoise de la défense nationale. » (1)

Frossard donne de la défense nationale une définition lapidaire en disant : « Notre défense nationale, c'est la

(1) Lui, comme Frossard attendront quelque temps encore pour faire une déclaration de répudiation catégorique de la défense nationale dans une réunion publique à Limoges, en ma compagnie.

paix », et cette définition recueille des applaudissements nourris.

On semble persuadé que tout s'arrangera. On va à Moscou avec le naïf espoir de conquérir Moscou aux méthodes du communisme à la française. « Sambat, s'écrie Frossard au Congrès de Tours, ne peut ignorer avec sa longue et vaste expérience des hommes et des choses que la vie en nous entraînant dans son tourbillon, assouplira notre doctrine et nos méthodes et éliminera sans effort ce qu'elles peuvent avoir de trop rigoureux pour l'action même que nous allons entreprendre. » Mais Blum, depuis longtemps décidé à la cassure, lui répondait au cours de son intervention, avec une justesse de vues parfaite :

« ...Je sais très bien que certains d'entre vous, qui sont de cœur avec nous, n'entrent dans l'Internationale communiste qu'avec l'arrière-pensée de la modifier du dedans, de la transformer une fois qu'ils y auront pénétré. Mais je crois que c'est là une illusion pure. Vous êtes en face de quelque chose de trop puissant, de trop cohérent, de trop stable, pour que vous puissiez songer à le modifier. »

ABDICACION DE LA GAUCHE DANS L'UNANIMITE

Le Parti socialiste, section française de l'Internationale communiste, est fondé. Il entre dans sa nouvelle famille avec un héritage écrasant, mais un grand enthousiasme internationaliste. La cassure s'étant produite suffisamment à gauche et Longuet même s'étant jeté dans les bras de Renaudel, la gauche communiste qui se trouvait avoir la majorité dans le nouveau Comité directeur, pouvait espérer conquérir peu à peu une majorité réelle dans le Parti...

Il n'en fut rien. L'absence forcée des emprisonnés, le souci de l'unanimité dans une période de regroupement, le reclassement de certains hommes que leur pacifisme négatif d'avant-guerre avait égarés dans les rangs du Comité de la Troisième Internationale, l'inexpérience de certains de ses membres, met rapidement la gauche en minorité.

La suppression du Comité au lendemain du troisième congrès de l'Internationale porte un coup direct à la gauche. Elle n'a plus d'action spécifique dans un parti que le ronron des formules sonores et vides suffit aisément à endormir. L'Internationale fait confiance au Parti français.

Cependant le personnel politique rallié aux idées de la III^e Internationale agit selon des habitudes, des façons de penser et de parler contractées dans la II^e. Il dispute Jaurès aux dissidents... Le Parti socialiste adhère à la III^e Internationale demeure comme un glaive de fer doux que l'action ne vient pas tremper.

Après la levée et la défaite des grèves révolutionnaires de 1920, dont la répercussion profonde commence seulement à se faire sentir, les possibilités catastrophiques semblent s'éloigner pour un temps. Les anciens combattants désapprennent la violence, une campagne syndicaliste et anarchiste se déchaîne contre la III^e Internationale et l'Internationale rouge, jusque dans les rangs du parti, la Révolution russe victorieuse, mais temporairement en recul sur le terrain économique, connaît une crise de désaffection dans les masses, les élections partielles et l'approche des élections cantonales, réveillent les vieilles habitudes démoralisantes et le parlementarisme communiste se développe dans le cadre ancien ; ceux qui n'ont adhéré que par discipline

ne se cachent plus de faire une campagne en faveur du regroupement socialiste ; les déviations pacifistes et coalitionnistes se produisent impunément. Le Parti communiste est nettement en régression sur ses déclarations formelles de Tours. Aucun effort vraiment sérieux n'est fait pour une accentuation à gauche de sa politique. Privée de tout moyen d'action, compromise par sa collaboration déjà longue avec les opportunistes, la gauche ne peut protester qu'au sein du Comité directeur et souvent sans adresse.

LE CONGRES DE MARSEILLE

Violamment attaquée par la conjonction de la droite et de l'extrême-gauche fédéraliste, la gauche réclame une direction du Parti démocratiquement centralisée et l'application des décisions du 3^e Congrès mondial que le Parti semble encore ignorer. Elle est battue.

Elle exige un contrôle sévère sur la presse. En effet, le Parti laisse journellement insulter l'Internationale par Fabre dans le *Journal du Peuple*, auquel collabore encore le secrétaire du Parti. Les lettres du représentant français auprès de l'Exécutif, souvent trop vives dans la forme pour un parti aussi « bien élevé », servent de prétexte à la majorité nouvelle du Comité directeur pour une opposition constante aux suggestions qu'elles contiennent et qui sont celles de l'Internationale. Sur le contrôle de la presse, la gauche est battue encore. Le conflit est désormais latent entre la section française et l'Exécutif. Le centre, maître du Comité directeur et des organismes centraux, prépare un Congrès de Marseille qui, s'il vote des thèses excellentes, constitue dans sa politique générale, une écrasante défaite pour la gauche communiste et l'Internationale. Il faut, en effet, tout en la comblant de déclarations d'amour, impressionner l'Internationale et l'amener à des concessions importantes, du genre de celles qu'on prévoyait, au moment de Tours.

Des hommes de droite, comme Verfeuil et Barabant, sont élus membre d'un Comité directeur dont, par d'adroites campagnes, Boris Souvarine est exclu.

Quatre élus au Comité directeur, demeurés fidèles à la politique de gauche, donnent leur démission afin de placer le congrès en face de ses responsabilités.

Le congrès ne comprend pas. Vivant encore sur le mythe de l'unanimité, son premier mouvement est de blâme pour les quatre démissionnaires, dont le geste apparaît comme une manifestation d'indiscipline...

Dès lors, sentant que sans un effort considérable, les résolutions de l'Internationale resteront lettre morte au sein du Parti français, la gauche entreprend la tâche de redressement, avec toutes ses conséquences.

RETOUR OFFENSIF DU VIEIL ESPRIT

Cependant la politique de fidélité verbale à l'Internationale continue, mais les critiques de sa politique se multiplient. L'incapacité du centre à penser en communiste s'affirme. Les fractions ne parlent pas la même langue. Le front unique présenté de bonne foi par le centre comme une déviation opportuniste du gouvernement soviétique, est condamné par l'assemblée des secrétaires de fédérations avant même d'avoir été expliqué. C'est le « désarmement révolutionnaire », s'écrie Daniel Renoult, indigné, dans l'Internationale. Fabre n'est exclu qu'après d'interminables palabres et divers voyages de délégués à Moscou. Encore faut-il que l'Internationale fasse jouer à son égard l'article 9 des statuts de l'Internationale que personne ne semble avoir lus d'ailleurs en les acceptant...

A cette occasion, la campagne reprend de plus belle

contre cette Internationale tyrannique, contre cet Exécutif de chapelle, mal renseigné, ignorant du mouvement français, contre cette « caserne », « cette église » de Moscou, qui ne songe à gouverner qu'à coups de trique un parti si vivement dévoué à la III^e Internationale. La terminologie des dissidents acquiert droit de cité dans le parti. Verfeuil se solidarise avec Fabre. On ne l'exclut pas. Des syndicalistes, membres du parti, engagent ouvertement la bataille contre la politique syndicale du parti. On les maintient. Au cours des élections cantonales, un danger nouveau est apparu : le bloc des gauches. Entre leur situation électorale et la discipline communiste, certains communistes n'hésitent pas et choisissent au prix de compromissions avec les radicaux leur situation électorale... Après tout, ne sont-ils pas bons républicains, les communistes ? Barabant, membre du Comité directeur, est le premier à donner l'exemple. On ne l'exclut pas. Au fur et à mesure que l'on se rapproche du temps des élections générales, toutes les vieilles vases que l'on croyait immobilisées et ensevelies à jamais, s'agitent, troublent le courant communiste et l'empoisonnent. G. Pioch, secrétaire de la Fédération de la Seine, définit le communisme dans son rapport moral : « La forme organisée et pacifique de l'amour »... Le centre, utilisant le contrepoids de l'aile droite contre la gauche et contre l'Internationale, flagorne la C.G.T.U. dans l'espoir de trouver en elle une alliée contre la politique d'action économique que réclame du parti l'Internationale... Seule, dans l'Internationale, la section française s'oppose encore à l'application du front unique...

Réintégré au Comité directeur à la demande de Moscou, les démissionnaires renforcent la minorité sans parvenir à rompre l'équilibre centriste. Il semble qu'à mesure que le temps s'écoule, on revienne en arrière par bonds de sept lieues...

LE CONGRES DE PARIS CRISTALLISE LA CRISE

Quand Frossard, au retour de Moscou, rapporte la proposition d'union du centre et de la gauche sur les bases de la politique de l'Internationale, c'est dans les rangs du centre et de la droite une indignation et une stupeur sans limites. Les prévisions de Blum se réalisent. L'Internationale ne cède pas.

Frossard signe avec Souvarine une motion commune ou plutôt contresigne les motions de la gauche...

C'est l'effort maximum que le centre puisse accomplir. Au congrès, il défendra les motions communes, mais au moment de passer aux modalités pratiques d'application, à la désignation des membres du parti chargés de faire entrer les résolutions dans les actes, il rompra carrément avec la gauche et prendra seul la direction du parti, malgré l'intervention conciliatrice des représentants de l'Internationale. D'ailleurs, dès avant la rupture, Frossard a avoué à la tribune « son impuissance » et n'avoir cherché qu'à « gagner du temps ». Désormais, la crise et ses causes apparaissent avec clarté au prolétariat français. C'est une tentative désespérée de pression qui vient d'être faite par les éléments opportunistes sur l'Internationale en vue du congrès mondial.

La longue série historique qui précède indique suffisamment combien la crise actuelle est profonde et par quelles fibres multiples elle se rattache aux plus dangereuses traditions de l'ancien parti unifié et notamment à la tradition démocratique jaressiste. Aussi bien, un incident provoqué artificiellement sur le nom de Jaurès, au

moment de l'exclusion des éléments anticommunistes du Parti, a-t-il fait apparaître le danger avec netteté. Il serait vain de nier que la politique du centre rencontre en France un terrain particulièrement favorable, et qu'elle ne soit en grande partie conditionnée par l'existence même de ce terrain. Il serait vain de nier l'impopularité d'une gauche attelée depuis trop longs mois à remonter un coulant déjà fort. La politique de l'Internationale est sans doute difficile à réaliser ici, parce qu'ici les traditions petites bourgeoises de la démocratie parlementaire sont enracinées dans le prolétariat. Mais ces traditions ne se font impérieuses qu'autant qu'on les flatte.

Il faut se hâter d'éduquer le Parti dans l'esprit d'unité internationale qui animait les éléments jeunes du Parti socialiste en 1920 et qui les anime encore. Il ne faut pas perdre de vue une minute la subversion de 1914 et le renversement complet des valeurs consécutif à la Révolution russe. L'Internationale doit être mise au-dessus de tout.

S'il est vrai que les difficultés doivent être constatées, elles ne doivent l'être qu'avec la ferme volonté internationaliste de triompher d'elles, et la gauche fait au centre et à la droite ce reproche essentiel d'avoir toujours cherché davantage à exagérer les difficultés pour en faire un rempart à leur paresse qu'à les envisager à leur juste valeur pour les réduire. Cet esprit arrive à son comble aujourd'hui. Commentant les résultats du Congrès de Paris, le *Travailleur Charentais* écrit : « On voudra bien reconnaître avec moi que le tempérament français ne ressemble ni au germanique, ni au slave. Nous sommes ce que nous sommes et rien autre », et Cachin déclare, le 22 octobre, qu'il faudra « tenir compte de la psychologie française que l'on ne saurait méconnaître sans danger pour l'existence du parti. » Sophisme. On se demande ce que ce langage vient faire dans un Parti communiste. Ne sent-on pas toute la tradition d'un socialisme qui valut à la II^e Internationale sa faillite, vibrer dans ces déclarations. En remarquant l'individualisme du Français, volontiers rebelle à la discipline, et en affirmant sa psychologie nationaliste pour opposer l'une et l'autre à l'Internationale, ne développe-t-on pas précisément l'activité des deux poisons les plus violents distribués au prolétariat français par le régime bourgeois lui-même ? Et n'est-il pas symptomatique de rencontrer attachés à l'accomplissement de cette besogne les mêmes hommes qui, hier, contre l'individualisme en révolte, faisaient appel à la discipline de l'union sacrée patriotique ?

LES PERSPECTIVES

L'énorme avantage de l'échec du congrès récent, sera d'avoir éveillé en chaque membre du Parti communiste un conflit entre son internationalisme et son nationalisme, de l'avoir forcé à clarifier sa pensée. Qui de nous ne s'est pas souvent pris en flagrant délit de nationalisme involontaire ?

La bataille par là s'élève bien au-dessus des fractions, de ces fractions dont le malheur est qu'en les figeant une fois pour toutes dans une position, elles dispensent les hommes de réfléchir. Les cadres des fractions éclatent.

Le conflit n'est plus aujourd'hui entre tel ou tel, entre telle fraction et telle autre fraction, il est entre l'esprit du socialisme démocratique, du socialisme de guerre lui-même et l'esprit de la Révolution russe et de la Troisième Internationale.

La masse, dans son ensemble, est profondément attachée à l'une et à l'autre, si profondément qu'il faut, pour pénétrer auprès d'elle, que le vieil esprit se couvre encore de leurs masques. Nul doute que l'union à la base pratiquée par ces masses du centre et de la gauche ne parvienne à sauver le parti et à s'imposer aux chefs. Deux solutions mauvaises doivent être écartées : l'union sans la fusion et la scission toute simple, tellement trop simple ! Il faut surtout que ceux qui rechignent encore à accepter les exigences de Moscou se rendent compte que la seule garantie que le parti puisse rencontrer d'avoir quelque liberté dans ses mouvements, elle réside dans sa transformation en parti véritablement communiste. Pour un tel parti qui pense internationalement, la discipline est librement et joyeusement consentie. Au reste le Parti ne rentre personne.

A Moscou, les délégués du Parti ont dû franchement dire si son adhésion de Tours fut uniquement du bout des lèvres et si l'on renonce à la politique de résistance.

L'Internationale ayant jugé dans son congrès mondial, le Parti dira à son tour clairement s'il accepte de s'incliner. Il ne s'agira pas, en effet, à ce moment-là d'une question de discipline. Chaque membre du Parti sera mis devant un cas de conscience. Il faudra dire : « Je peux » ou « Je ne peux pas ». C'est à ce prix seulement qu'on pourra, demain, parler d'action dans le Parti communiste.

Quelle pourrait être, en effet, la valeur d'un parti de lutte de classes encore contaminé par le vieil esprit dans un temps où la réaction du Bloc des gauches prendra sa figure la plus séduisante.

Des camarades nous ont demandé quel était, dans toute cette affaire, le jugement de *Clarté*. Je suppose qu'en lecteurs fidèles de notre organe, ils auront rapidement trouvé la réponse qui s'impose. La position de *Clarté* est parfaitement claire. Elle a d'ailleurs été très nettement définie par un récent Comité directeur auquel Barbusse participait. *Clarté* ne peut demeurer étrangère et comme insensible à des événements qui se passent si près d'elle.

Pas plus que l'Association Républicaine des Anciens Combattants, elle n'a à faire œuvre proprement dite de parti. Certes. Mais il serait indigne d'elle, dans un conflit qui dépasse tellement le cadre du Parti communiste et qui pose accessoirement tout le problème d'une civilisation de ne point prendre parti.

Elle ne saurait, sous peine de mentir à ses origines, ne pas s'affirmer pour l'un ou l'autre des deux courants qui se partagent la conscience des prolétariats jusque dans les rangs des partis les plus publiquement internationalistes. C'est du courant nouveau que *Clarté*, comme l'A.R.A.C., a jailli. Partout où *Clarté* trouve des survivances de l'esprit ancien, hypocrites ou inconscients, elle doit s'attacher à les combattre.

Fidèle à la pensée de Raymond Lefebvre et de Barbusse, *Clarté*, en réaction contre l'écoeuvante démocratie bourgeoise et son socialisme de défense nationale, s'efforce vers un internationalisme de classe toujours plus lucide, toujours plus volontaire, toujours plus discipliné.

C'est dans cet esprit que, dégagée de toutes sympathies ou antipathies personnelles, elle appuiera de tout son poids les efforts de ceux qui, libérés des sophismes de l'éducation bourgeoise et de la tradition du confusionnisme parlementaire, voudront conduire le prolétariat vers ses fins internationales et rendre possible l'avènement de l'ordre nouveau.

LES INTÉRÊTS ET LA SOTTISE

Sous la présidence de M. Dior, ministre du Commerce, tous les grands bistrots de France et de Navarre se sont réunis pour la défense de leurs intérêts. La Confédération nationale du commerce en détail des boissons a témoigné une fois de plus son dévouement à la République bourgeoise et a renouvelé solennellement son serment électoral entre les mains de MM. Ajam, Israël, Taurines, Lévassier, Victor Constant, Ferdinand Morin, Vavasseur, Jean et Sérot, députés... Retenez les noms. Branlebas de combat d'un bout à l'autre du pays, du parti Jonart au parti Herriot, au commandement de l'Union des Intérêts économiques et du Comité ex-Mascuraud...

Bloc des gauches, Bloc national : Bloc bourgeois. Le petit verre et la grande poche...

Et puis, M. Dior a eu une idée. Après l'alcool, le hochet. L'exemple de la guerre a prouvé qu'il n'était pas de meilleur collier pour hommes qu'un bout de ruban sur une boutonnière... Demandez plutôt aux Anciens Combattants. Alors, on va donner la Légion d'honneur aux « meilleurs ouvriers de France ».

Vous voyez ça d'ici. Les « bons patrons » récompenseront les « bons ouvriers », et on éditera toute une jolie bibliothèque rose de la collaboration de classes, aux frais de la Chancellerie de la Légion d'honneur...

Ça ne coûtera pas très cher, on aura l'air de vouloir remédier à la crise de l'apprentissage et Durand, tanneur ou Dupont, ébéniste, sera fier de porter le même insigne que le président du Conseil d'administration de la société anonyme qui le vole, que le ministre qui se sera fichu de lui et que le général qui continuera à s'entraîner à la pratique de l'assassinat collectif, pour pouvoir, le cas échéant, renouveler sur une plus grande échelle, le coup du Havre.

LES Turcs... Mussolini...

Voilà deux belles causes qui sont en train de perdre du terrain...

Les Turcs ! Quels chants de triomphe ne furent pas entonnés en leur honneur quand ils battirent l'armée grecque de MM. Lloyd George et Constantin (armée grecque qui, d'ailleurs, se démobilisait toute seule) avec quelle véhémence ne furent-ils pas innocents par la presse bourgeoise française au moment de l'incendie de Smyrne, allumé comme chacun sait par les Grecs, les Arméniens les Boches et peut-être même les Anglais... (On sait depuis, que l'anthrax anglais recèle beaucoup plus d'explosifs que le charbon allemand).

Ah ! quels bons Turcs ! Quels braves Turcs et comme M. Franklin-Bouillon, cachant ses foudres, sut avec eux, se montrer aimablement pot-au-feu...

Patatras ! Le public du *Matin* vient de découvrir avec stupeur que l'Assemblée d'Angora avait osé prétendre que le français n'était pas la langue maternelle des indigènes d'Anatolie...

Mieux. Les Turcs ont réclamé un plébiscite en Thrace occidentale ! Un plébiscite ! Quelle aberration ! Un plébiscite dans un pays, à l'heure actuelle, « plein de réfugiés », dit le communiqué officiel ! C'est évidemment très grave... Pour que les Alliés et les Balkaniques se

soient montrer aussi intransigeants, il faut vraiment que la Thrace occidentale soit pleine de Turcs, soit turque à fond. En tout cas, voilà ces bons Turcs, ces excellents Turcs qui se mettent à revendiquer le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ! » Quels bachibouzouks ! D'ailleurs, les bolcheviks sont avec eux. Dernière désillusion. Les bolcheviks — ô honte — siègent à Lausanne. Aussi, désormais, chacun sait-il par la lecture de l'*Echo* de Paris que les Allemands ont armé les Turcs... Ils leur ont fourni pour 20 millions de fusils... Et c'est avec ces fusils allemands que la victoire franco-turque a été remportée sur les gréco-anglais... Triste victoire, décidément, que cette victoire kémaliste !

QUANT à Mussolini. Ah ! parlons-en de ce Monsieur Mussolini qui change d'opinions comme de chemises !

On pouvait espérer de lui, de ce brûleur de Bourses du travail, de cet assassin de communistes, de ce condottiere de tragi-comédie italienne, une politique ferme à l'égard de la Russie soviétique. Pas du tout... Voici que Pertinax nous apprend que M. Mussolini s'est déclaré non seulement en faveur de l'admission des soviets à la Conférence, sur un pied d'égalité, mais encore en faveur de la reconnaissance officielle du gouvernement de Moscou. Comme on lui rappelait ses opinions, ses actes passés, si hostiles aux communistes, il a simplement répliqué : « N'oubliez pas qu'en Italie il y a eu une révolution ».

Et Pertinax ajoute avec une plume trempée dans les regrets :

En politique extérieure aussi bien qu'en politique intérieure, le Cromwell italien apparaît comme une force changeante et instable.

Mais non. Très stable au contraire et point changeante. Mussolini est aux ordres du grand capitalisme italien, lequel a déjà des affaires en cours avec la Russie, tout simplement.

A propos de fascisme et de syndicalisme, le *Matin*, dans son n° du 24 novembre, a laissé passer un aveu énorme que feront bien de méditer tels politiciens et tels syndicalistes réformistes, amoureux de la légalité.

Parlant des ouvriers passés du syndicalisme rouge au syndicalisme fasciste, le « correspondant particulier », employé de M. Bunau-Varilla, écrit :

L'organisation rouge avait tâché de leur procurer tout à travers le parlementarisme, en pactisant.

Les fascistes ont eu recours à l'action, soutenue par la force.

Voilà pourquoi les ouvriers aussi, en Italie, ont tourné au fascisme.

On ne saurait mieux dire...

C'est toujours la question de force, comme disait M. Clemenceau.

M. Clemenceau s'en va-t-en guerre. Il organise une bonne petite publicité autour de son voyage en Amérique ; il se fait menacer de mort tous les deux jours, asperge d'eau bénite de cour M. Paderewski qui, passant du plaisant au sévère, s'est précipité à nouveau dans la virtuosité pianistique et les tournées fructueuses. M. Clemenceau indispose l'Amérique qui, déjà, en avait assez de la politique belliqueuse de la

France, en déclarant que l'Allemagne aurait dû tout payer, qu'il aurait fallu à la France la frontière du Rhin, etc., etc. Et, pour finir, il supplie la République des Etats-Unis d'aller à Lausanne et de s'y faire entendre... Et justement, voici qu'à la Conférence de Lausanne, tombant comme la pierre dans la mare, l'observateur américain déclare que « les Etats-Unis ne veulent pas gêner les puissances dans leurs négociations, mais qu'ils n'admettront aucune décision qui soit contraire aux intérêts de l'Amérique... »

Ce qui veut dire... « Vous avez, à San Remo, disposé de Mossoul et de ses pétroles sans moi. Votre conférence de Lausanne remet en question la répartition des intérêts et des zones d'influences en Asie-Mineure... J'exige ma part du gâteau »...

Et par-dessus les pauvres petits diplomates accrochés au tapis vert, se dressent irréductiblement rivales, les grandes ombres de la Standart Oil et de la Royal Dutch, impérieuses...

AUTRE déception. Les élections anglaises... Des conservateurs ? Oui, beaucoup. Mais des travaillistes aussi. Ramsay Macdonald, leader de l'opposition et — horreur — le communiste Newbold qui, au cours de la séance inaugurale, ose, devant le roi, affirmer sa solidarité complète avec l'Internationale et traiter l'ouverture du Parlement de « cérémonie ridicule »...

Noble indignation constitutionnelle chez les mêmes journaux bourgeois qui applaudissent à tout rompre au congédiement du Parlement italien après quelques bonnes paroles méprisantes du dictateur.

DICTATURE du capitalisme partout et toujours plus insolente, toujours plus criante, plus meurtrière. En France, le gouvernement se fait de l'ammistie qu'il refuse, la « muleta », le chiffon rouge destiné à

exécuter et à détourner l'attention du taureau. « Tant qu'ils s'occupent de ça, ils ne s'occupent pas d'autre chose ». Et Marty est toujours en prison.

En Pologne, Stéphan Rybachi, élu communiste de Dombrota, est arrêté, Krolchosvski, élu de Varsovie, est en prison.

En Irlande, Erskine Childers, champion d'une « véritable » liberté irlandaise, est fusillé.

En Allemagne, comme l'a dit Kichnev, au Reichstag, le gouvernement Cuno n'est pas autre chose que « le Conseil d'administration de la réaction industrielle Stinnes ».

En Amérique, le Ku-Klux-Klan ressuscite et, d'accord avec la police industrielle et la Légion américaine, assassine et lynche un peu partout. Et là, nos malheureux camarades des I.W.W. attendent toujours une liberté qui ne vient pas. Pas de prison politique en Amérique. Le droit commun.

72 I.W.W. sont encore en prison pour infraction à l'« Espionnage Act », c'est-à-dire condamnés pour pacifisme pendant la guerre, à 5 ou 20 ans de réclusion.

Or, on a libéré tous les Allemands coupables d'espionnage prouvé et dix millionnaires illustres condamnés sous le même chef, ont été amnistiés depuis longtemps...

POUR finir une bien belle et bonne chose trouvée dans « Nos amis... les animaux », revue française publiée par la S.P.A., présidée par M. Poincaré, cette sensibilité exceptionnelle. Les monuments aux soldats morts ne suffisent plus à alimenter l'activité des hommes politiques.

On va élever à Chipilly un monument aux braves chevaux morts au service de l'armée anglaise...

Commentez vous-mêmes...

Trois Romans de Jeunes à la N. R. F.

Par Jean BERNIER

Les éditions de la Nouvelle Revue Française viennent de lancer d'un coup sur le marché trois romans de jeunes auteurs.

Avec Silbermann, M. Jacques de Lacretelle écrit son second livre ; Gérard et son témoin est le premier roman de M. Paul Brach ; avec Aimée enfin, M. Jacques Rivière essaye de s'échapper de la critique où le confinaient jusqu'à présent ses *Etudes*, son livre *l'Allemand* et son activité à la N. R. F.

Voyons donc ce que nous apportent ces trois jeunes-là.

Pour nous, qui tentons, si péniblement que ce soit, de réformer en France une *intelligentsia* révolutionnaire, une telle prospection ne peut-être que profitable. Notre petit groupe est encore bien maigre, bien incertain. De tous côtés le dédain ou la suspicion l'accable. Seul, le peuple, avec sa bonne volonté éternelle, fait vivre cette revue.

En attendant de répondre et de mordre plus avant par nos actes et nos livres, voyons donc un peu autour de nous, c'est-à-dire en face de nous, ce par quoi nos contemporains s'affirment. Observons les recrus littéraires de cette sainte France victorieuse. Scrutons-en les pensées, les soucis. Eprouvons les armes qu'elles brandissent et plus encore que les armes, l'entrain, la conviction dont elles font preuve. Nous qui pensons que l'art est un phénomène social, un reflet de l'époque où il se situe, reconnaitrons peut-être à travers leurs écrits les plus récents, un âge de la société qui les leur inspire.

Au reste, l'observatoire est bon car la Nouvelle Revue Française, malgré sa réussite commerciale, reste encore le point le plus sensible de l'activité littéraire et intellectuelle de la France bourgeoise. Paix, n'est-ce pas, aux cendres de la *Revue des deux Mondes*, et à celles moins froides des revues symbolistes comme le *Mercur* de France et silence sur les épiceries.

Peu de livres différent autant par le sujet que les ouvrages de MM. de Lacretelle, Brach et Rivière, *Silbermann* vise à être le roman du Juif en France, *Gérard et son témoin* reprend dans la mondanité contemporaine l'histoire sempiternelle des pauvres « enfants du siècle », *Aimée* prétend à atteindre sur un plan de psychologie pure, le grand roman d'amour à la Stendhal. Problème juif, néant de l'existence, passion... Avouez qu'il serait ardu de trouver mieux comme tremplin, que ces trois dadas-là. Les trois sujets sont représentatifs. Les deux premiers défayent la chronique depuis bientôt un siècle. Quant au troisième, il est, ma foi, de tous les temps où il existe une littérature. Intellectuellement, un triptyque se compose, qui excite la curiosité.

Résumons succinctement les intrigues.

Silbermann :

Au lycée, à l'âge vague de la puberté, un jeune protestant, fils d'un juge d'instruction, se lie avec le jeune juif Silbermann, fils d'un antiquaire. En peu de temps, le jeune juif, dont l'intelligence est vive, la mémoire prodigieuse, le travail facile, prend un ascendant total sur le jeune protestant. Son goût littéraire est vif et précoce, il initie son ami à la vie des classiques comme aucun professeur ne saurait le faire. Les deux enfants vont l'un chez l'autre. Malaise. La famille protestante est trop fermée, la famille juive trop ouverte. Mais voici que l'antisémitisme d'action française agite la classe. Silbermann est persécuté. Son ami se voue mystiquement à lui, il lui sacrifie tout : sa camaraderie avec

le catholique Robin, beaucoup de son respect pour ses parents. Plainte est déposée sur les entrefaites contre le père Silbermann. Les feuilles antisémites mènent grand bruit sur l'affaire que le juge d'instruction protestant est chargé d'instruire. Le jeune Silbermann n'a pas de peine à convaincre son ami de ce que son père est victime d'une machination et le prie d'intervenir en fils auprès du juge d'instruction. Celui-ci se montre d'une vertu intraitable. Sa femme surprend les deux amis en commerce d'amitié. Elle rompt cette amitié. Le jeune protestant assiste, désespéré, au renvoi de Silbermann du lycée et à son départ pour l'Amérique. Silbermann a proclamé en lui faisant ses adieux l'excellence de la race juive et le laisse désemparé. Le hasard lui apprend alors que son père, cédant aux instances d'un député influent, disculpe le père Silbermann. Cela vaut à ce juge d'instruction d'être nommé conseiller à la Cour. Prêt à s'abîmer dans le dégoût, le jeune protestant, désabusé, comprend qu'il n'est pas de haute vertu sur cette terre. Il revient aux siens tel l'enfant prodige et, reniant Silbermann, renoue avec le catholique Robin.

Gérard et son témoin :

Gérard, jeune mondain, essayiste de talent à ses heures, promène son spleen de salon en salon, de flirt en flirt, de villégiature en villégiature. Il est triste et amer avec complaisance. Sa lucidité est splendide, il s'observe amoureuxment, il cultive son « témoin ». Après bien des manœuvres, il couche avec une femme fatale « aux longs cils » qui a du sang indou dans les veines, mais il épuise aussitôt son semblant de désir. Toujours aussi balant, et las des Américaines plus ou moins esthètes, il se rabat sur Kicia, jeune fille slave, nièce de la femme fatale, et à laquelle il se frotte avec lassitude. Kicia se marie. Gérard n'essaye aucune des drogues ni des inversions en usage dans les milieux où il fréquente ; il couche avec une danseuse de boîte de nuit qu'il paye si muftement qu'elle s'en froisse et disparaît. Meurtri, il laisse là toute idée de grandeur et s'en va jouer aux cartes dans un riche appartement sans que cesse de le mépriser « le témoin de sa triste vie inutile ».

Aimée :

Quasiment vierge, un jeune professeur de petite bourgeoisie provinciale et catholique s'est marié sans savoir comment avec une femme timide et douce.

Il vit à Paris. Il y rencontre Georges Bourguignon, homme d'affaires sensuel et égoïste dont toute l'occupation est d'être heureux. Bourguignon épouse Aimée, jeune fille, brune, grande et belle, qui a eu une enfance et une jeunesse fort malheureuses. Notre jeune professeur s'éprend bientôt d'elle, d'autant que son mari la néglige. Faible et timide, scrupuleux comme seul un catholique, et débile, peut-être, il traîne minutieusement durant cent cinquante pages une passion malheureuse : désir, peine, amour de la peine, interminable onanisme. Aimée qui est une belle fille que son mari sait de temps en temps satisfaire, s'amuse de sa compagnie. Elle passe son désespoir sur le dos de ce piètre amoureux qui, par les artifices de la littérature et même de la métaphysique, fait de cette femme banale une héroïne. Aimée le traîne en laisse sans rien lui accorder pour finalement lui dire qu'elle aime son mari. L'autre renonce aussitôt à son amour. Il s'efface devant le bonheur d'Aimée, se croit sublime, pense « studieusement au suicide » et retrouve enfin la femme douce et effacée, faite à sa mesure et qu'il n'eût dû jamais quitter.

Différents par le sujet traité, ces livres le sont aussi, grandement, par le style et le talent de leurs auteurs.



Le style de *Silbermann* est alerte et précis et l'étude du caractère du jeune juif joliment poussée. Certaines pages, comme celles où Silbermann intie son ami à la littérature française, certaines scènes comme la réception de Silbermann à la table de la famille protestante, sont particulièrement bien venues. Le trait y est aigu, l'observation fine et délicate. Evidemment, M. de Lacretelle est doué.

De là à étudier et confronter, comme dit le « *prêre d'insérer* », les caractères juif, protestant et catholique, il y a loin. Seul le personnage du jeune juif existe en effet carrément dans le livre de M. de Lacretelle. Robin le catholique est inexistant, quant au jeune protestant, dont le récit (le livre est écrit à la première personne) noue et dénoue l'intrigue, il y a en lui quelque chose d'équivoque, de contradictoire. Je dirai le fond de ma pensée :

Quoique l'auteur ait pris soin de faire dire au jeune protestant qu'il n'entrerait dans le sentiment qui le faisait se dévouer à Silbermann, « rien de ce qui couve d'ordinaire à cet âge sous une amitié ardente, pensées tendres, désir de caresses, jalousie, et le fait ressentir comme la première invasion de l'amour », de telles phrases ne laissent pas d'inquiéter. Elles m'induisent à croire que les questions de races et de religions ne jouent pas dans le petit livre de M. de Lacretelle le rôle primordial que l'auteur veut lui assigner. Aventure sentimentale d'un ordre assez spécial entre un jeune protestant et un jeune juif, tout au moins de la part du protestant, et, à l'occasion de cette aventure (ou secrète ou à demi-consciente), une description intelligente d'un certain type d'élèves juifs assez courant dans les lycées.

Tel me paraît bien être *Silbermann*. Ceci explique l'extraordinaire contradiction qui existe entre le dévouement mystique du jeune protestant et la façon vraiment abjecte dont à la fin du livre il renie Silbermann parti pour toujours en Amérique et renonce si facilement à toute morale. Virilement et à l'âge des héros de Silbermann, depuis longtemps on est ou on n'est pas viril, un tel changement de front resterait incompréhensible. Passionnellement et mieux, fémininement, comme il est normal !

Ceci réduit enfin *Silbermann* à ses justes proportions d'anecdote, de petite nouvelle rien moins que significative en ce qui a trait à l'énorme problème auquel le « *prêre d'insérer* » se réfère audacieusement.

— Je ne m'attarderai pas longtemps au livre de M. Paul Brach. Le mot de la fin sur « la triste vie inutile » est, ce me semble, une épithète suffisante, dont il faut d'ailleurs savoir gré à l'auteur.

Seule, une tenue impeccable de l'expression (puisque ce récit égocentrique renonce à camper des personnages) eût pu, relativement, sauver un tel roman. Or, le style de M. Brach est faible et prétentieux. Le mauvais goût y fleurit à chaque page en préciosité et en philosophaillerie. En quoi la condition de Gérard impuissant et désolé et, par-dessus le marché, féru d'esthétique et d'intelligence, nous intéresserait-elle. Au moins si le héros de M. Brach était une jeune fille (et rien dans le récit ne s'y opposerait) pourrions-nous étudier dans ce roman la crise du mariage dans les classes dirigeantes. Mais Gérard, paraît-il, est un homme. Passons.

Le cas de M. Jacques Rivière est plus compliqué, justement parce que son roman *Aimée* est de beaucoup le plus sincère des trois.

Peu de livres dénoncent implicitement avec plus de for-

ce, les deux vices capitaux de la littérature française actuelle et de cette Nouvelle Revue Française issue pour beaucoup de la prudence maniaque et de la roublardise d'un André Gide : Je veux dire la faiblesse, un étiolement affreux du caractère, et, parallèlement à cette défaillance véritablement physique, le dada à la mode (tant à la mode depuis le culte du « moi » et l'Action Française), de l'intelligence, de l'analyse, de la raison. O Minerve déchuë, ô endormeuse, agaçante déesse du « fin du fin », débilitante divinité de l'illusion, Notre-Dame des impuissants, que de crimes on commet en ton nom !

Le héros mâle, si l'on peut dire, d'*Aimée* sait qu'il est faible. Mais il divinise cette faiblesse. Il en fait de grandes phrases : intelligence, lucidité, etc. Aussi loin de s'en guérir, il la cultive. Son orgueil, cette banale intoxication des intellectuels modernes retranchés de la vie sociale, lui fait croire qu'il est faible parce que catholique et amoureux, alors qu'il est faible, simplement parce qu'il est né faible. Aussi pare-t-il la femme aux pieds de laquelle il se traîne d'une force incroyable et sublime dont la brave créature (étant donnés ses sentiments pour son jouisseur de mari) est bien incapable.

Le pire est que le héros d'*Aimée* (qui, lui aussi, se raconte : Je, je, et je...) n'est pas un potache, pas même un jeune homme. Il ne s'agit pas d'*Education sentimentale*. Ah ! c'est bien l'intellectuel que nous voyons d'ici, empêtré dans ses concepts, dans ses velléités, en lequel il ne reste plus rien de sain, de direct, de spontané, bref une pauvre mécanique dont se rit sous divers prétextes une femme bien en chair, physiquement éprise d'un mari négligeant et qui se laisse amuser à ses moments perdus par les billevesées à la mode.

On dira peut-être qu'*Aimée* est un livre bien écrit. Grammaticalement, ce ne fait pas de doute. Littérairement, c'est une autre affaire. Les longueurs y abondent donnant en maints endroits une impression ennuyeuse d'exténuation ou de redondance. Comment admettre enfin à propos de sentiments et de passion, ces mots abstraits et savants, ces « implications », ces « disponibilités », ces « extériorisations » répétées !

Ceci dit, résumons-nous.

Voici trois romans qui par le sujet comme par la substance ne sont que trois petites nouvelles.

Tous les trois sont écrits à la première personne, autobiographiquement.

Tous trois ont pour personnage central, un faible, un médiocre. Dans *Silbermann*, sous couvert d'amitié, et dans *Aimée*, sous couvert d'amour, ce faible s'éprend d'un personnage normal, non pas fort. Il est justement balayé. Dans *Gérard et son témoin*, le faible ne parvient même pas à s'éprendre. Là, le vide est pneumatique.

MM. Brach et Rivière nous la baillent belle l'un et l'autre avec l'intelligence. L'un est un romantique complaisant et dégénéré, l'autre un romantique malgré lui, sans flamme.

M. de Lacretelle lui est plus cynique. Il lance le lieu commun philosophique sur l'imperfection des hommes et s'évade par cette pirouette.

A tout prendre, je préfère cette façon de faire et puis M. de Lacretelle a des dons d'observation. Il fait vivre son *Silbermann*, il voit plus clair que les deux autres, car il s'en raconte moins ; mais quelle navrante absence de ressort !

Décidément, ces trois bouquins rentrent d'eux-mêmes dans notre réquisitoire.

NAISSANCE PRATIQUE DU CINÉMA⁽¹⁾

Par Léon MOUSSINAC

III. — LA TECHNIQUE

Il ne s'agit pas de séparer le moyen d'expression et la chose exprimée. Mais la chose ne vaut qu'autant que le moyen est plus complet. Il y a une relation logique entre la conception et l'expression réalisée. Pourtant, le jeu des lumières et des ombres, ou des lignes, nous renseigne plus précisément sur la sensibilité d'une époque que le sujet même. L'emploi des procédés domine le sujet, le mallé, le pétrit, parfois le provoque, — lui impose son visage. Et le sujet n'importe pas moins, puisque, par exemple, on peut constater que le réalisme commence toujours dans les types inférieurs de l'art, si l'on admet une échelle des valeurs. Les types se différencient peu à peu par la technique.

Le cinéma est donc dans sa formation. Comme on ne se rend pas complètement compte encore que la matière photogénique exige un traitement particulier et exclusif, on a tendance à employer au studio la même technique qu'à la scène. Une épreuve, entre cent, de la persistance de la convention théâtrale : la tendance presque générale à régler la mise en scène par rapport à la position de l'appareil de prise de vues. En effet, pour parfaire le sentiment de réalité nécessaire à l'émotion cinématographique, il reste au contraire logique que ce soit l'appareil qui se déplace avec une facilité prodigieuse sans que la mise en scène proprement dite en doive être autrement modifiée. Ainsi faudrait-il remplacer le pied de l'appareil cinématographique qui n'est ni plus ni moins qu'un pied photographique, par un mécanisme spécial qui permettrait sa complète mobilité, dans tous les sens, un peu comme les pieds des jumelles marines. L'adaptation du panoramique est déjà un perfectionnement dans ce sens. Néanmoins, un tel état de choses est cause de ces alignements d'acteurs devant l'objectif, comme devant la rampe, qui nous éloignent si violemment de la vie. On ramène tout à l'objectif, au lieu que l'objectif devrait tout ramener à lui seul, surgissant de partout à chaque seconde. Le pied rudimentaire des appareils actuels, conservé en raison des habitudes des gens de théâtres passés au cinéma, — majorité — réduit les possibilités d'expression de l'image de 50 0/0 en général et de 500 0/0 dans certains cas particuliers. L'inventeur qui dotera l'usine à images d'un support digne d'elle, fera plus pour le cinéma que tous les photographes n'ont fait depuis dix ans.

On s'encombre de littérature pour les mêmes raisons. Le divorce a été long à se faire entre la musique et les mots. Il se fera plus tôt avec l'image, mais nous sommes quelques-uns à souffrir de cette incompatibilité d'humeur. Bientôt, la psychologie du drame étendu en 5 heures de lectures sera plus profondément saisie en trente minutes dans le raccourci puissant de l'image animée.

En attendant, tatonnements, faux-pas, si ce n'est hasard. Amour contrarié par la haine ou pire, par l'indifférence. Pas de d'ensemble. Chacun reste absorbé par la minutie du détail, le besoin de « combler les vides ». Que fait Griffith ? Que font Gance, L'Herbier, Delluc et trois ou quatre autres. Mieux déjà, — et c'est bien. La synthèse viendra plus tard. Elle ressemblera peut-être au synchronisme d'à présent, mais la technique inconsciente d'aujourd'hui aura passé peu à peu dans la conscience.

Chaque découverte ouvre une route. Le dessin animé a, presque de suite, apporté le prestige de sa nouveauté, mais c'est seulement maintenant qu'on s'aperçoit qu'il peut devenir un intéressant, — quoique auxiliaire, — moyen d'expression. Le ralenteur, rarement employé encore dans l'expression psychologique, si ce n'est par Griffith et Loie Fuller, est à la disposition des plus purs artisans de l'écran. L'émotion comique peut gagner prodigieusement au déroulement à l'envers de la pellicule, aussi bien qu'à la prise de vues dite verticale. Avec le fondu, l'iris, l'enchaîné, le volet, on possède toute une ponctuation visuelle et toute une notation sentimentale des valeurs. Le dégradé, les caches isolent l'expression. La surimpression rend possible toutes les évocations, du fantastique au merveilleux : *La Charrette Fantôme*, film suédois, *Les Trois Lumières*, film allemand, l'ont précisé. Que dire du panoramique, de la double exposition ? Et du flou ? Griffith encore, puis L'Herbier. Et de la déformation ? *Emotion intérieure d'El Dorado*.

La technique s'enrichit chaque semaine et avec une puissance qu'aucun art ne connut jamais. On ne peut pas dire ce qu'on a à dire parce que l'outil manque. Et l'outil manque parce qu'on connaît superficiellement — quoiqu'il en semble — la matière nouvelle. On dit chaque jour un peu plus. Le hasard aide. La science dit : Voilà, débrouillez-vous ! Une erreur d'opérateur au laboratoire et on projette un négatif : Loie Fuller s'en empare et en joue naïvement. Mais d'autres, demain ? Puis le relief, la couleur... Tout devient possible et plus formidable que personne eut jamais osé l'espérer ; et le sujet est peu de chose par rapport au moyen d'expression, à quoi il est si intimement uni — ainsi enrichi par la technique qui fournit dix mille fois plus de développements nouveaux aux thèmes de la vie, réelle ou irréal., interprétés jusqu'alors dans les autres arts.

Si l'homme a fait la machine à son image, c'est pour s'emparer et discipliner des forces qui, autrement, lui eussent échappé. La vie moderne, avec son champ nouveau de valeurs, ne pourra être exploitée esthétiquement, transposée, que par un instrument constamment maître de sa complexité. Un pinceau, un ciseau, expriment des formes simples des mouvements qui ont un certain développement dans le temps. Au-delà d'une certaine vitesse, l'impuissance est flagrante. Or, la pensée a pris la rapidité de la sans-fil. Le monde entier est dans ma chambre. Sa beauté aussi, que le cinéma me versera sur un ordre électrique.

IV. — AVANT L'AVENEMENT DU SILENCE

J'ai exposé, à propos du rythme, les raisons pour lesquelles j'estimais que, dans ses fins absolues, le cinéma ne saurait avoir recours à la musique pour compléter son expression, l'image animée s'y suffisant amplement à elle-même et sa beauté ne pouvant s'y révéler que dans le silence.

En attendant l'heureux avènement du poème cinématographique, il est, et même après son avènement, il restera légitime qu'on tente d'associer la musique et l'image. M. Vuillemoz a déjà dit : « L'orchestre est pour l'art muet

Voir *Clarté* (Numéros des 15 sept. et 15 octobre).

un compagnon éloquent et persuasif, dont l'aide est singulièrement précieuse. Il souligne, il explique, il suggère; il sait exprimer un sous-entendu, achever un propos commencé, donner à un sourire ou à un regard de l'intensité et de la profondeur. C'est un commentateur lyrique toujours prêt à traduire et à développer dans une langue claire et émouvante les sentiments que l'écran abrège et résume. » Mais j'estime que ce n'est pas parce que l'écran abrège et résume (car s'il abrège et résume, c'est qu'il est incomplet à tort), que la musique peut venir ajouter à l'image en expression. La musique ne doit pas accourir au secours de l'écran.

S'il veut réaliser un film musical, le cinégraphiste ne doit pas, dès la conception, séparer son idée visuelle de cette certitude que chaque image trouvera son complément dans l'évocation musicale. Si l'on veut raisonner par l'absurde, je dirai qu'un film bien réalisé en vue de la collaboration avec l'expression musicale doit rester incompréhensible, ou tout au moins apparaître comme schématique, projeté seul.

De même qu'un livret d'opéra doit être injouable sans la musique, s'il est bien conçu, le film musical doit être irsupportable à force d'être incomplet, sans la partition.

Cette nécessité comprise m'apparaît capable d'éviter bien des tâtonnements et des erreurs. Seulement, pour qu'une telle collaboration soit possible, il est indispensable que le musicien, pénétré de la vérité cinématographique, ait étudié préalablement l'expression de l'image, ses possibilités de réalisation et plongé dans ses mystères; qu'il se spécialise en quelque sorte dans l'étude cinématographique. Corollairement, il est non moins nécessaire que le cinégraphiste ait lui-même étudié les possibilités et les ressources de la musique; ses modes, ses rythmes et les lois de son expression mélodique. Les « phrases » lumineuses devant se confondre avec les phrases mélodiques, les rythmes devant se combiner, se pénétrer, se compléter. Dans un tel genre, le scénario, en effet, doit être le fruit d'une longue et précise collaboration des deux créateurs: le cinégraphiste et le musicien.

Il ne m'apparaît pas possible de parvenir autrement à l'unité du film musical, unité nécessaire à toute œuvre d'art.

De cette compréhension peuvent, d'ailleurs, surgir des modes d'expression nouveaux de la beauté. Nous ne pouvons encore révéler les ressources infinies d'une pénétration de ces deux arts. *El Dorado*, de Marcel L'Herbier, nous a fourni un exemple de ce que la mélodie peut ajouter à l'émotion d'une image et aussi à son rayonnement: la solitude et le désespoir de Sibilla, après les adieux à son fils, étaient singulièrement accrus du fait même qu'à cet instant l'orchestre se taisait pour laisser s'évader, seul, dans le silence, nostalgique infiniment et évocateur, le chant de la guitare de l'aveugle. Et certes, ce n'était là qu'une chose incomplète encore, mais si riche d'indications!

Jusqu'à ce jour nous n'avons eu que des adaptations musicales conçues et réalisées comme en dehors du film lui-même. Je veux dire qu'il ne fût jamais prévu que le film se pénétrerait absolument du sentiment exprimé par l'orchestre. Les adaptations ont toutes été faites après coup, sans que le scénario ait prévu des réserves nécessaires, et dans le rythme des images elles-mêmes, à de certains moments l'intervention de la musique. Ainsi la musique et le film vont-ils en des chemins parallèles —

en envisageant le mieux. — alors qu'ils doivent aller dans le même chemin.

Il y avait, jusqu'à ces derniers temps, une difficulté technique qui s'opposait à ce que les partitions, malgré l'habileté de certains chefs d'orchestre, épousassent exactement la courbe de l'action visuelle; car la projection mécanique des images, extrêmement variable et dépendant d'un certain nombre de facteurs, ne pouvait être obtenue régulièrement, dans un rythme voulu et calculé. Le visiphone de Chaudy, puis le Ciné-pupitre de Charles Delacommune, sont venus pallier à cet inconvénient: ils permettent d'obtenir un synchronisme parfait entre le son et l'image, condition essentielle à tout essai de collaboration entre le cinéma et la musique.

Le Ciné-pupitre de M. Charles Delacommune assure même le synchronisme parfait entre les bruits et la projection de l'image correspondante, ce qu'il était très difficile d'obtenir. Cette invention mécanique permet donc désormais la fusion intime de ces trois éléments: le film, le bruit, la musique. Ainsi, la matière musicale se trouve enrichie et parfaitement apte à tenter un véritable musicien moderne.

Quelques-uns y ont pensé. J'ai le souvenir de l'audition à l'une des premières réunions du Club des Amis du Septième Art, d'une partition composée spécialement par Carol Bérard sur un film d'Henri Fescourt qui était fort suggestive, et me parut seulement trop descriptive. Je rappellerai également la présentation privée de *Fièvre*, de Louis Delluc, au Colisée, où Jean Wiener sut créer une atmosphère musicale admirablement rythmée et parfaitement pénétrée de l'âme des images. Il faut noter encore la tâche plus importante de Marius-François Gaillard, évoquant avec une sensibilité certaine, mais un souffle un peu court, l'Espagne d'*El Dorado*.

Ce ne sont là que des tâtonnements, tout au plus des essais sans étude très approfondie, mais qui constituent des points de départ.

La formule du drame lyrique est, comme tout le théâtre, appelée à se périmer. Elle trahit déjà quelque peu son impuissance. Elle n'aura plus désormais que la joie des soubresauts. Comme le poème symphonique a tué l'oratorio, le concert tue le théâtre. L'esprit s'élève, l'âme avec. Les formes d'expression les plus pures tentent davantage — et justement — les musiciens et séduisent les mélomanes. Le cinéma musical offre néanmoins aux jeunes compositeurs un domaine tout neuf, ou plutôt une terre en friche, mais plus puissamment riche que la poésie, en général médiocre, qui les a nourris jusqu'à ce jour. Cela vaut peut-être la peine qu'on s'y aventure.

Mais l'avènement du silence sera plus grand.

MEMENTO :

ALLEZ VOIR : *Nanouh, l'esquimaux*; *L'assaut des Alpes en ski*; *L'expédition du capitaine Scott au Pôle Sud* (« L'éternel silence »); *L'Épreuve du feu* (un admirable film suédois de Sjöström); *A travers l'orage* (le plus beau film de D. W. Griffith avec *Le Lys brisé*); *La Femme du Pharaon* (film de l'Allemand Lubitsch, intéressant par l'expression de ses mouvements de foule); *Don Juan et Faust*, de Marcel L'Herbier; *La Femme de Nulle part*, de Louis Delluc; *Le Signe de Zorro*, avec Douglas Fairbanks; *Le Gosse*, avec Charlie Chaplin.

ALLEZ SIFFLER : *L'anniversaire de l'armistice*, film réalisé par l'Union Nationale des Combattants, et qui n'est qu'une manifestation militariste et grossièrement provocatrice.

L. M.

L'ART D'AIMER LA POÉSIE

par Max EASTMAN

(Traduit de l'anglais par Léon Bazalgette)

Nombre de nos lecteurs sans doute, connaissent, par le *Liberator* qu'il dirige, notre camarade américain Max Eastman. Il en est peut-être moins qui ont pu apprécier pleinement le poète, le philosophe, le critique de large envergure auquel nous devons notamment deux maîtres livres sur la compréhension de la poésie et la compréhension de l'humour. Livres qui s'imposent par leur tenue, l'originalité de la pensée vivante qui s'y affirme solidement, leur finesse aussi, et dont nous détachons la page que voici. — L. B.

Rien au monde qui soit plus loin de la poésie que la stagnation. Elle est l'antipode de l'ennui et de l'artificiel. Elle est un attribut des cœurs alertes et battants. Les natures trop fières pour aborder de but en blanc l'entreprise de vivre sont au-dessus de la poésie. La poésie est franchement du côté de la vie. Mais elle embrasse aussi la diversité de la vie. Elle jaillit d'une passion qui a autant d'yeux qu'il y a de fleurettes dans les champs. Point de poésie chez celui dont la vue est rétrécie, et dont le cœur n'existe que pour satisfaire un goût unique. Il a eu la faculté de poésie et l'a perdue.

Ce n'est pas seulement la diversité, mais le loisir dans la diversité qui appartient à la vie poétique. Être gourmand, escompter, aspirer à vaincre, cela peut pousser des rejets en tous sens; l'antique nécessité même n'est pas monotone. Mais la poésie ne saurait se plaire là où ces préoccupations absorbent le cœur. La représentation est fleur de loisir et ne s'épanouit pas dans la hâte. Fleur de loisir, c'est-à-dire, de nos jours, la propriété du petit nombre. Parmi les riches elle est, de tradition, l'apanage des femmes; c'est pourquoi la poésie en est arrivée à prendre un air féminin. Parmi les pauvres, elle n'est accessible qu'aux dégénérés ou aux plus audacieux rebelles; si bien qu'elle leur paraît absolument étrangère, et reste le plaisir presque exclusif de ceux que nous nommons les cultivés. La poésie est devenue un privilège aristocratique. C'est sur l'avenir qu'elle compte pour atteindre son âge d'or, l'âge où elle sera aimée des gens de toute sorte et, sur une large base, atteindra aux cimes. Ceux qui nourrissent de grands espoirs pour la poésie feront donc bien d'appuyer, à l'époque où ils vivent, tous les assauts livrés par la classe ouvrière au monopole du petit nombre détenteur de l'oisiveté. Ils seront prêts à voir une redistribution énergique et rigoureuse des heures de loisir.

Il leur faudra voir même une transformation plus héroïque encore, si la poésie doit prospérer en ces temps-là. Car la belle réalisation actuelle du loisir fait que toute la nature de l'homme subit la contrainte de ce sinistre idéal: le comme-il-faut bourgeois. Et c'est la mort de toute poésie, plus sûrement encore que la nécessité, ou l'ambition qui vous accapare mais qui sonne franc. Le privilège de se tenir, en personne délicate, à l'abri des heurts de la réalité et de la vie, n'étant possible qu'aux riches, cela devient le signe admis de la richesse, et une condition requise rigoureusement aux yeux de ceux qui jugent le mérite selon la fortune. Ils s'entortillent de tissus et de belles manières. Ils s'enferment dans les formules. Ils ne touchent rien au vif. Ils demeurent même

plus complètement isolés de la poésie de l'expérience que ceux qui, moins fortunés, estime-t-on, sont aux prises avec le problème réel de la conservation. Car ceux-ci, lorsqu'ils trouvent vraiment une heure de contemplation, regardent le monde en plein visage. Ils en connaissent au moins la douleur. Tandis que les autres, du fond de leur palais-tombeau, ne peuvent même pas comprendre la tragédie de leur croupissement mortel: leur idéal le leur interdit. Lorsque je sors d'un Parc Monceau et me rapproche de ces quartiers vers l'est où la pauvreté a conjuré cette maladie, je respire de nouveau à pleins poumons, comme si j'étais sorti d'un musée ciré où l'on garde des colis de débris humains.

**

Rien d'étonnant à ce que les poètes, ceux qui adorent la vie vivante, se soient révoltés contre cette perversion volontaire. La mauvaise réputation qui s'attache aux plus grands d'entre eux, a un goût exquis. La comédie ne s'y trompe pas en les représentant sous le type d'un homme portant col mou et cravate flottante ou tel autre symbole d'insoumission aux exigences de l'opinion comme-il-faut. Ce n'est pas la bizarrerie pour la bizarrerie qu'ils aiment: ils affectionnent ces singularités comme revendication publique de liberté pour l'individu.

Cette révolte traduite dans les façons extérieures ne peut toujours se manifester, il est vrai, sans le sacrifice de ce parfait naturel auquel on attache légitimement un grand prix. Mais cela ne prouve point que la révolte soit née d'un manque de naturel; cela prouve la force d'universelle contamination de l'idéal contre lequel on se révolte. C'est tout simplement qu'elle s'étend à l'homme qui lui lance un autre défi. Son défi n'en est pas moins fort du fait qu'il se fonde sur la nature de son vouloir. Mais l'étrange force de cet idéal bourgeois se fonde sur un état de rivalité économique aiguë, et elle s'atténuera lorsque les conditions auront changé; avec une distribution plus intelligente, non seulement du loisir, mais de la richesse, la tyrannie, qui est de source financière, tombera en pourriture. Et alors se verra plus fréquemment un certain naturel sans comme-il-faut, qui est le plus rare joyau du loisir, aujourd'hui.

Il ne serait point juste, peut-être, d'attribuer tout l'inattendu des natures poétiques à leur révolte contre l'ambition d'être comme-il-faut, ou contre l'isolement qui résulte de cet état. Car il y a une certaine opposition entre la coutume même, quel qu'en soit le fond, et la poésie. Il y a de la vérité dans cette hautaine opinion qu'un homme cesse d'exister, dans la mesure où il se soumet; il ne parvient pas à décrire cette orbite distincte dans la sphère d'existence que le sort lui attribua. Donc le poète approuve que l'on s'écarte de monsieur-tout-le-monde pour s'en écarter. Aspirer toujours au type général, c'est — Platon même le reconnaissait, dans sa sphère — une manière de mort pour l'individu. La mesure de l'expérience est bien trop faible pour ceux qui l'aiment passionnément.

Et si le conventionnel ou la générique leur apparaît une sorte de mort, combien davantage la routine chez l'individu, ou l'effacement, par simple répétition, de toute im-

pression aiguë. Ils ne peuvent tolérer cela. Ils ne peuvent s'astreindre à tourner tous les jours dans le même cercle — rester chez soi, ou sortir de chez soi en prenant toujours le même sentier à travers le même pré. A tout bout de champ ils creusent une nouvelle sente. Comme un épervier évite la cage, ils redoutent l'emprise de l'habitude, sachant qu'elle est plus forte que des barreaux ; elle est de force à vaincre leur vouloir de s'en défaire. Et c'est là que se trouve justifiée dans une certaine mesure cette autre crainte courante, crainte comique, qu'éveille le poète : qu'il ne faut pas trop s'y fier. Ce n'est pas la crème de vos semblables, parce que vous ne savez jamais où le trouver exactement, ni ce que vous pouvez attendre de lui, lorsque vous le rencontrez. Il n'est pas sûr, ma foi, si vous êtes assez téméraire pour mettre votre destinée dans l'espoir qu'il répétera aujourd'hui son geste d'hier. Il a évité cette façon de vivre, dans la mesure où le permettent son essence mortelle et l'instinct de conservation. Et de ce côté, non moins qu'en fait de vérité vraie, de diversité et de loisir, de mauvaise réputation et d'imprévu, il en est revenu à l'enfance. Il a conservé la poésie de la vie.

La poésie des mots ne vient qu'après cela. On la trouvera, souvent avec un mélange d'humour, chez ceux que nous venons de dépeindre ; c'est eux qui savent le mieux l'aimer. Et pourtant c'est un autre art, et pour l'aimer d'autres conditions sont requises. La première, et la plus importante, c'est que nous connaissions son caractère et le prenions pour ce qu'elle est. Tous les objets animés de la nature, depuis les planètes jusqu'à nous-mêmes qui nous affairons sur la nôtre, regardent sans cesse en avant ; et, sans nous en douter, nous ramenons aux objets de ce monde tout ce qui est neuf et le jugeons selon qu'il favorise ou retarde sa marche. Nos jugements, notre existence consciente, notre discours, pour bien plus de la moitié, sont orientés vers l'avenir, y trouvent leur sanction. La poésie est tout à fait autrement. Elle tend à s'éloigner de cette marche éternelle, de la refouler, le pied fortement posé sur le présent. Et pour ceux qui ne sauraient comprendre, ceci n'est qu'une révolte admirable. Et voilà toute la différence.

**

Toute la technique de la poésie est rejetée avec une épithète méprisante par des gens qui n'ont jamais saisi, même inconsciemment, cette idée qu'il y a une différence entre le sentiment d'exister et la recherche du devenir. D'après leur conception, qui est celle de la sagesse pratique, l'opinion attribuée à Tolstoï est entièrement juste, que l'on n'a jamais rien dit en poésie qui ne pût s'exprimer mieux en langage ordinaire. Mais du point de vue de qui veut éprouver la nature intrinsèque d'une chose dont on parle, il est absolument vrai que l'on n'a jamais rien dit en langage ordinaire qui ne pût s'exprimer en poésie. Lorsque le langage est essentiellement pratique, un excès d'élément poétique est abusif ; mais quand le langage est essentiellement poétique, un excès d'élément pratique est abusif. D'ailleurs la part de langage qui est vraiment poétique et tend à l'être, c'est à la lumière de son intention qu'il faudra la juger et la comprendre ; sinon, pas moyen de la juger ni de la comprendre.

Une fois déterminée la différence essentielle, et lorsqu'on a compris que toute langue se divise d'un côté ou de l'autre, on aura vite fait de saisir tout ce qui se rap-

porte à l'art d'aimer la poésie. Il apparaîtra que la poésie n'est pas une simple digression, mais une création parallèle. Elle exige la même énergie des heures matinales. Vous ne pouvez vous asseoir à vos moments perdus pour avaler une bouchée de poésie. Vous avalerez des mots, mais il n'y aura pas représentation. Ce qui est tellement rare, c'est le loisir actif et robuste. Lorsque vous y avez atteint, presque inévitablement les mots prennent la couleur qu'ils ont pour les enfants, et la poésie des livres a un son tout-à-fait vrai. Tous ces menus détails et attributs, ces comparaisons dont le sens s'éclaire de lui-même, ces syllabes vivantes affluent à l'esprit comme une inspiration. Nous sommes exaltés par la pure conscience qu'ils éveillent et nourrissent en nous. Et voici que nous retrouvons le pouvoir de nous arrêter longuement, oublié depuis les livres d'images de notre enfance, et que ceux-ci, livres d'images de notre âge mûr, se colorent des nuances vives du monde.

Le pouvoir de nous arrêter longuement avec force, telle est la seconde leçon dans l'art d'aimer la poésie. La troisième, pour emprunter un mot à ceux qui enseignent l'amour divin, c'est la foi. Car la poésie ressemble à la religion en ce qu'elle existe avec une netteté resplendissante pour ceux-là qui y sont parvenus ; mais pour ceux qui ne font qu'y jeter un regard, il n'apparaît pas grand-chose. Je crois que si nous parcourions le domaine entier de la poésie, depuis la première cérémonie des Corybantes jusqu'au dernier rondeau d'un parfait artiste français, pour y chercher une caractéristique commune dans les mots mêmes, qui indiquât l'essence de la poésie, nous la trouverions, cette caractéristique, et elle serait l'unique. Ce ne serait pas le rythme. Ce serait l'emploi de telles parcelles d'émotion, telles apostrophes qui sont totalement étrangères au langage ordinaire de nos communications. Les *Ah !* les *Toi* et les *A jamais* semblent être plus universels dans le langage de la représentation poétique qu'aucune autre chose saisie par l'œil ou par l'oreille. Et ne procèdent-elles pas du désir d'établir une démarcation du moment poétique, de faire naître chez l'auditeur un changement, un respect, une sorte de soumission au pouvoir magique dont se revêt le poète — magie qui n'existe pour l'auditeur qu'autant qu'il y cède ? L'extase de la représentation est une expérience positive. Beaucoup qui la méprisent la loueraient, si seulement ils la connaissaient : enchantement sacré qui peut soudain se projeter dans les existences les plus misérables, les plus noirs moments, pour les illuminer. Et si nous insistons sur ses analogies avec une vision ou un accès de somnambulisme, que cela n'évoque nullement quelque chose d'anormal, d'irréel ou d'occulte, car c'est aussi naturel que le rire. Que ce soit seulement pour inspirer un doute à ceux qui excluent des choses auxquels ils prennent plaisir, la poésie du langage rythmique, avant de l'avoir éprouvée.

Le plus sûr moyen de l'éprouver, s'ils ont l'humble désir de le savoir, ce n'est pas de la lire, mais de la faire. Encore mieux que la foi ou le loisir caressé, mieux même que l'intelligence de la poésie comme moyen d'apprendre à l'aimer — et cela sans se détourner du grand poème de notre existence à nous — est de la créer soi-même. Que naisse seulement une expression rythmique avec le nom choisi, à quelque minute profonde ou frappante de notre expérience personnelle, et les rythmes et les caractéristiques de la grande poésie sont alors à jamais naturels. Nous leur sommes apparentés et c'est notre langage qu'ils parlent à notre esprit.



LA CRISE ITALIENNE

L'AVÈNEMENT DU FASCISME

Par X. X., traduit de l'italien par Jacques MESNIL

Les pages qui suivent ont été écrites en pleine crise et sous l'impression directe des événements par un militant italien qui était et qui est resté dans l'une des grandes villes d'Italie, exposé aux coups de la réaction. Le manuscrit, écrit d'une traite, a le caractère d'un épanchement personnel et n'a pas été conçu en vue de la publication : il n'en donne que plus vivement l'impression directe des événements qu'il décrit et de l'état du milieu social qu'il évoque.

Nous vivons dans un véritable enfer ; enfer pour les maux que nous souffrons et enfer pour le désarroi spirituel que nous observons autour de nous. Nous souffrons moins par les maux et les humiliations qui nous sont infligés que par le spectacle d'indifférence et d'insensibilité unanimes, qui accompagne ces délits !

L'Italie n'a jamais traversé une aussi profonde crise spirituelle !

Les faits actuels seraient incompréhensibles et contradictoires si nous ne répondions pas d'abord au dilemme que je pose : ou la bourgeoisie a voulu ce qui est arrivé et est responsable devant l'histoire de la plus hypocrite forme de tyrannie de classe ; ou la bourgeoisie a été surprise, et alors en face de l'histoire, elle devra répondre de sa plus ridicule imbécillité ! Elle a permis le sacrifice non du parti prolétarien, mais de l'Etat : et non seulement de l'Etat libéral, mais de l'Etat. Vous savez comment et quand surgit le fascisme. Ce ne fut pas un mouvement idéal, mais une réaction sentimentale faite de peur, de rage, et d'avidité.

Peur de la révolution trop annoncée, rage pour la fin trop rapide de la guerre et... des fournitures de guerre, avidité de bénéfices toujours plus énormes au détriment des salaires.

Mais tout ceci demandait une forme présentable et on la trouva dans le fascisme, né durant la guerre comme un moyen de surexcitation patriotique. Les pères du fascisme furent les ex-camarades Raimondo et Ettore Ciccotti ; mais leur œuvre resta vaine et privée de succès jusqu'au moment où la bourgeoisie se tourna vers le fascisme, afin

d'avoir un pavillon sous lequel elle put couvrir sa marchandise.

Ce fut Giolitti qui eut cette fourberie et qui arma les premières bandes fascistes dans le but d'intimider et d'arrêter le mouvement socialiste et le mouvement populaire (cléricodémocrate).

LE FASCISME INSTRUMENT DE LUTTE DE CLASSES

Il fallait une cause occasionnelle, et celle-ci fut trouvée dans les violences de la lutte de classes et dans les exagérations de certains noyaux subversifs.

La foule était ivre de se sentir libre après quatre années de tranchées et, comme un enfant, suivait les plus folles visions, sans bien savoir elle-même ce qu'elle voulait et ce qu'elle devait vouloir. Tout le mécontentement réprimé, pour les injustices subies au front et à l'intérieur, pour les maux soufferts, éclata en mouvements désordonnés et la foule parut révolutionnaire, alors qu'elle n'était encore qu'agitée. La preuve, nous l'avons à présent en voyant cette même foule applaudir au fascisme, ou subir les violences sans avoir l'énergie de se rebeller.

Et ainsi, nos paroles restèrent des paroles et nous ne fîmes pas la révolution, parce que nous fûmes impuissants à la faire, et nous ne fîmes pas la République, parce que... nous ne voulûmes pas ! (1) Ainsi, le moment de notre histoire passa et nous n'eûmes d'autre résultat que d'avoir fait une grande peur à la bourgeoisie ; quand elle s'aperçut que nous étions trop nombreux pour

(1) On sait que c'est à cause de l'opposition — qui, lors de l'occupation des fabriques, se changea en trahison — des dirigeants de la C.G.T. et à cause de l'inertie de beaucoup de chefs socialistes que les mouvements révolutionnaires de 1919-1920 n'aboutirent pas. Le soulèvement d'Ancône en juin 1920 aurait pu mener à la proclamation de la République à laquelle une partie de la bourgeoisie était favorable ; mais les communistes, qui étaient en majorité dans la direction du parti socialiste, repoussèrent toute idée de mouvement républicain parce qu'un tel mouvement aurait mené à une République social-démocratique modérée. (Note du traducteur.)

être refrénés, et trop peu pour pouvoir la dominer, elle se secoua et commença la lutte avec toutes ses armes et en forgeant de plus terribles. L'Etat, qui est l'émanation d'une classe et non une personnalité morale, aida le fascisme et annula le code pénal et même la Constitution, pour lui assurer la victoire.

Peu à peu, grâce à l'excuse que le fascisme s'était créé pour défendre la Nation, tout lui fut permis ; et tandis que beaucoup d'anarchistes, de communistes et de socialistes étaient jetés en prison parce que suspects d'avoir organisé et armé les « Arditi del Popolo » (2), on permettait aux fascistes d'organiser une véritable armée avec grades, discipline et règlement.

Le code — qui punit sévèrement les organisateurs de bandes armées — était appliqué seulement contre nous. Comme les fascistes se mettaient à l'abri du drapeau tricolore et à tout moment criaient *Vive le roi*, ils pouvaient tout faire : quel que fût le délit, la bourgeoisie ne punissait pas, mais applaudissait !

A mesure que les fascistes s'apercevaient de cette faveur de la part de la classe dominante et de leur autorité, ils prenaient courage et devenaient plus audacieux : il est aisé de le comprendre, car ce sont presque tous hommes jeunes et jeunes gens, étudiants et employés, auxquels, peu à peu, se sont unis les éléments les plus violents de la société, heureux de pouvoir impunément donner libre cours à leurs instincts criminels.

Le contrôle parlementaire n'avait plus aucune valeur : tous les ministres, Giolitti, Bonomi, Facta, étaient prisonniers des forces qu'eux-mêmes avaient évoquées et accrues.

LES AMBITIONS DU FASCISME

Les gouvernants croyaient que peu à peu tout devait rentrer dans les voies normales, que l'Etat avait en lui assez de force pour freiner ces ambitions naissantes et que vraiment le fascisme ne se considérait pas comme une fin en lui-même, mais comme un moyen pour rendre de la vigueur à l'Etat.

Si le fascisme, pensaient-ils, a pour idéal la *Patrie* et veut renforcer la discipline de l'Etat, le fascisme ne pourra avoir l'ambition de gouverner, parce que son but sera pleinement atteint quand il aura vaincu les partis antinationalistes au bénéfice de l'Etat, c'est-à-dire... de la démocratie ! C'étaient de parfaits imbéciles, comme l'a reconnu ces jours-ci même la *Stampa*, de Turin, journal de Giolitti. Le fascisme ne voulait pas lutter pour les autres, parce qu'il estimait que l'Etat était le fascisme même, si bien que peu à peu il étendit la lutte contre le parti populaire (clérical) et ensuite contre le gouvernement démocratique. Le fascisme devait tendre au gouvernement (dans l'orgueil de ses triomphes faciles) pour trois raisons :

1° Parce que les forces économiques patronales (agricoles et industrielles) qui le subsidiaient, voulaient que le Gouvernement fût aux mains de la réaction ; 2° Parce que désormais le fascisme s'il n'avait pas su mettre sur pied un programme, avait néanmoins acquis la conscience de sa force, dont il devait tirer profit ; 3° Parce

(2) Littéralement : « Les hardis du peuple », par opposition aux autres « hardis », issus de la guerre et qui furent les premiers « fascistes ». (Note du traducteur.)

que Mussolini, esprit directeur, était travaillé par l'ambition de dominer l'Italie.

On arriva ainsi à la crise Facta de juillet dernier, quand en vertu d'un ordre du jour parlementaire on devait faire un ministère de gauche, c'est-à-dire *anti-fasciste*. Mais... notre démocratie vieillie et corrompue se perdit en petites luttes personnelles et fit échouer cette solution constitutionnelle, spécialement par la faute du vieux réactionnaire, à présent chef de la démocratie social démocrate (autrefois radicale), le député Di Cesaro, parent de Sonnino.

Pour empêcher une telle offense à la volonté du Parlement, les députés socialistes auraient été disposés même à entrer dans le ministère, mais les fascistes et les nationalistes menacèrent ouvertement de faire la guerre civile si cet événement avait lieu.

Il arriva alors que la Confédération Générale du travail accepta l'ordre de l'*Alliance du travail* (3), et la grève générale fut proclamée pour empêcher la formation d'un ministère réactionnaire, c'est-à-dire contraire aux intentions de la Chambre des députés.

Mais ce fait augmenta la peur de la bourgeoisie et Facta refit un ministère pire que le premier, qui en apparence, était étranger au fascisme, tandis qu'en réalité il en était l'esclave.

Si au moins être esclave du fascisme avait signifié être esclave d'un idéal ; mais il n'en était rien, parce que, — je l'ai déjà dit — le fascisme n'est pas un parti, mais c'est une armée ; il n'a pas d'idéalisme, il a seulement une hiérarchie. Il se présente parfois sous des aspects cléricaux et en même temps il persécute les cléricaux, bâtonne et donne la purge aux prêtres (nouvelle méthode de lutte italienne : aux adversaires on donne de l'huile de ricin !) ; il méprise la démocratie et fait alliance avec elle ; il prétend ne pas être *esclavagiste*, comme l'a dit d'Annunzio, et il enchaîne les travailleurs au char des patrons ; il est l'allié des populaires et tire ses forces de la Franc-maçonnerie !

En somme, il n'a pas d'idées, il n'a qu'une ambition effrénée de domination !

LE FASCISME ET L'ETAT

Après la grève générale, les persécutions s'accrurent et Mussolini commença ouvertement l'œuvre de sédition, opposant à l'état libéral, l'état fasciste.

Il voulait les élections générales, parce que, disait-il, l'opinion italienne avait changé : mais il savait que, disant cela, il énonçait une absurdité. En effet, il suffisait de savoir que l'Italie n'avait changé que sous le coup de la terreur, pour reconnaître que le changement n'était pas changement de conscience ; il suffisait de penser que l'Italie paraissait changée seulement parce que tous étaient obligés de se taire et que seul le fascisme pouvait parler, pour comprendre que ce changement était... illogique.

En effet, l'on constatait des épisodes de ce genre : à Cecina, toute la population était devenue fasciste, il

(3) On sait que les dirigeants de la C.G.T. italienne, dont les tendances sont nettement réformistes, ont tout fait pour saboter l'*Alliance du Travail*, tentative de constitution d'un front unique prolétarien. Dans cette dernière grève, à laquelle les communistes voulaient donner une portée plus large, leur action ne fut pas moins néfaste. (Note du traducteur.) mais c'est une armée ; il n'a pas d'idéalisme, il a seu-

n'existait plus un seul communiste, si bien que aux élections communales les fascistes étaient absolument sûrs de vaincre...

Eh bien... il suffit que par jeu on réunit une liste socialiste-communiste, pour qu'elle obtînt 2.000 voix de majorité !

A Florence, tous les employés des trams sont passés au *Fascio*, mais à l'élection de la commission interne, la liste socialiste a eu la majorité !

Mussolini voulait les élections, parce qu'il espérait vaincre par la terreur et déjà il faisait savoir qu'une Chambre élue contre le *fascio* aurait été dissoute par la violence.

La bourgeoisie, désormais effrayée, ne savait que décider et attendait le salut de Giolitti, qui entre temps fêtait son 80^e anniversaire.

Il sembla un moment que Facta voulût démissionner avant l'ouverture de la Chambre et que l'on tentât de composer un ministère Giolitti-Mussolini ; mais le fascisme était très avide de portefeuilles et ne put se mettre d'accord avec Giolitti, qui pensa alors à composer seul un ministère.

Ceci aurait été pour les fascistes un coup d'autant plus grave qu'il paraissait qu'une véritable lutte de l'Etat contre l'armée fasciste fût sur le point de commencer.

Le général Badoglio prononça à ce moment-là une phrase qui fut tout de suite connue de Mussolini, et qui au fond était très juste ; il dit que le fascisme s'évanouirait au premier coup de fusil. Et il avait tout à fait raison ! Le fascisme a pu grossir ses rangs et terroriser, uniquement parce qu'il a pu compter non seulement, sur la protection bienveillante des autorités, mais encore sur la neutralité reconnue des forces de l'Etat.

Facta envoyait toujours à tous les préfets, la recommandation d'éviter les conflits ; si bien que les gardes royaux s'opposaient d'abord aux violences fascistes, mais cédaient ensuite ; et les fascistes, qui savaient cela, augmentaient toujours leur violence pour vaincre... sans coup férir !

Si l'Etat avait — spécialement au début, mais même dans ces derniers temps — défendu l'autorité de la loi par les moyens qu'il n'osait employer que contre les ouvriers, il aurait remporté la victoire et le fascisme — où se trouvent tant de jeunes gens aimant les aventures sans danger — se serait dissous.

LE CONGRES DE NAPLES ET LA « PRISE » DE ROME

Mussolini le comprit et accéléra le pas, profitant de l'aide qui lui venait de la droite réactionnaire, qui avait des représentants au gouvernement ; d'une part, il fit la grosse voix, et d'autre part, il donna l'assurance de maintenir l'ordre afin de pouvoir faire son grand congrès à Naples.

Il semble que le roi même n'ait pas été étranger à cette tactique, s'il est vrai, comme on le dit, qu'à ce moment il ait envoyé à Milan son adjudant général, Citadini, pour assurer Mussolini de ses sympathies.

Facta tomba dans le piège et permit, malgré lui, la réunion du congrès de Naples où Mussolini, qui, autrefois, se disait de tendance républicaine, et plus tard s'était déclaré anti-monarchiste uniquement parce que la monarchie italienne était peu monarchiste, exprima clairement sa foi ultra-monarchiste.

Tout était préparé : après le congrès de Naples, de-

vait avoir lieu la fameuse marche sur Rome ; tout le monde le comprenait, Mussolini et d'autres l'avaient dit ouvertement, puis démenti — seul Facta l'ignora ou ne voulut pas le croire. Le congrès n'avait pas achevé ses travaux, que le secrétaire du fascisme, Michele Bianchi (ex-syndicaliste), déclarait déjà qu'il pleuvait à Naples !... et que par conséquent il n'y avait plus rien à faire : à minuit, la mobilisation de l'armée fasciste était décrétée et à deux heures, le gouvernement proclama l'état de siège.

Ces deux heures de retard, n'ont du reste eu aucun effet nocif, parce que de beaucoup de villes, les fascistes sont partis pour Rome par trains spéciaux, même quand les autorités militaires avaient déjà pris le commandement, et, qui plus est, ils sont partis aidés et applaudis par ces mêmes militaires qui devaient les retenir ! Révolution à la Don Quichotte ! Les troupes qui partent contre le gouvernement, sur des trains préparés à cet effet par le gouvernement lui-même ! La situation pouvait encore être sauvée à Rome, où l'armée aurait pu rétablir la force suprême de la loi ; mais le roi ne voulut pas ! Le roi, qui depuis deux ans permettait une véritable guerre civile contre une partie des citoyens, n'a pas voulu d'une guerre civile contre les fascistes et n'a pas voulu sanctionner l'état de siège.

L'Etat avait cédé devant la sédition !

Alors, il n'y avait plus qu'à légaliser cette situation absurde et en présence des 40.000 fascistes aux portes de Rome, il ne restait plus qu'une solution : faire un ministère Mussolini !

On tenta en effet un ministère Salandra, mais on n'y réussit pas. Alors le roi fit appeler Mussolini, qui était à Milan en train de diriger la bataille, et lui offrit le ministère.

LA « REVOLUTION » FASCISTE

La rencontre entre le roi et Mussolini est un symbole de la situation : celui-ci se présenta, non pas comme un sujet, mais en chemise noire et avec les signes distinctifs de général commandant l'armée fasciste et demanda au roi de l'excuser de se présenter dans cet uniforme, parce qu'il venait de la « bataille, qui par bonheur n'avait pas produit d'effusion de sang ». Et le roi par son silence sanctionna cette victoire, que nous n'appellerons pas une victoire pacifique, car elle a laissé des morts, mais qui fut ridicule, parce qu'elle fut gagnée sur un adversaire qui ne se défendait pas. Mussolini parlant avec les journalistes étrangers, a appelé ce mouvement *révolution*, mais il parlait en cet instant de bonne humeur qu'ont les généraux après avoir remporté une victoire facile : il a employé ce terme impressionnant pour épater les bourgeois, pour donner une raison à la terrible physiologie néronienne, qu'il a sur toutes les cartes postales qui maintenant sont vendues par centaines dans les rues et dans les magasins ; mais lui le premier est persuadé qu'il est absurde, tartarinesque, de parler de révolution, de victoire, de délivrance de Rome, et de « nouvelle Italie. »

Il y aurait eu révolution, s'il avait formé un ministère de minorité, antiparlementaire : petite révolution, mais tout de même révolution.

Il y aurait eu victoire s'il s'était trouvé en présence d'un gouvernement décidé à se défendre, au lieu d'un gouvernement qui lui préparait des moyens de combat.

Il a sauvé Rome ? Mais de qui, si personne ne la menaçait : ni les socialistes qui étaient hors de combat ;

ni les populaires, ses compagnons au ministère, ni le gouvernement qui était... absent.

Nouvelle Italie ? Comment, si son gouvernement a dans son propre sein les éléments mêmes qui composaient les gouvernements de la vieille Italie ?

Alors ? Cela valait-il la peine, se demande maintenant amèrement le *Corriere della Sera*, de mettre sens dessus dessous une nation pour aller au gouvernement comme chef de la majorité ? Le *Corriere* ne comprend-il pas encore l'esprit du fascisme, qui ne se donne pas à l'Italie mais s'empare de l'Italie ? En ce cas, sacrifier l'Italie à ses buts personnels, a pour Mussolini, la même valeur qu'avait pour Henri IV le sacrifice d'une messe !

Mussolini a pris maintenant le langage napoléonien : il annonce aux peuples que l'Italie aura finalement un gouvernement, l'Etat sera l'Etat !

Mais si jusqu'à présent le gouvernement ne pouvait gouverner et si l'Etat n'était pas Etat, à qui la faute, sinon au fascisme ? Même les brigands qui, en 1866, infestaient les forêts de la Calabre, auraient pu dire triomphalement que l'Etat deviendrait Etat, enfin purifié de tout brigandage, quand ils seraient devenus ministres par la force même de leur brigandage !

LA « VICTOIRE » FASCISTE

L'Etat fasciste est tout à fait la copie de l'état qu'Anatole France décrit dans *l'Ile des Pingouins* : avec les incendies et les assassinats, « ils établissent les bases des sociétés et les assises de l'Etat ». Et, en effet, que n'ont-ils pas fait, spécialement pendant les journées qui précédèrent et suivirent la « victoire » !

A Bologne, quatre morts ; à Crémone, huit morts, à Rome, six morts, à Civitavecchia, trois morts !

D'autre part, à Rome, les habitations des députés Nitti, Graziadei, Lazzari, Sardelli, Mingrino, Volpi, furent mises à sac, ainsi que celle du chef de cabinet de Nitti. La maison de Bombacci fut incendiée et son secrétaire fut soumis à une torture infâme : on lui coupa la barbe, son visage fut peint aux trois couleurs nationales et il fut purgé à l'huile de ricin, et l'on ne sait pas ce que ces « braves garçons » lui auraient fait d'autre, si le général fasciste De Bono (ex général de l'armée) n'était intervenu pour faire cesser la scène ignoble !

A Rome, on interdit la publication des journaux *l'Epoca* (libéral), *il Paese* (démocrate), *il Monocolo* (humoristique), *il Comunista*, *il Mondo* (libéral) ; à Milan, celle du *Corriere della Sera* (conservateur), du *Secolo* (démocratique), de la *Giustizia* (socialiste), de *l'Avanti* (socialiste) ; des cercles socialistes furent saccagés et détruits ; le bâtiment de *l'Avanti* fut incendié, et les dégâts s'élevèrent à 4 millions de francs. Dans la province de Vérone, les fascistes ont occupé la typographie de deux journaux clérico-populaires et ont continué à les publier pour leur propre compte aux frais des clérico-populaires. A Florence, ils ont brûlé les exemplaires du *Mondo*, du *Corriere della Sera*, de *l'Unità Cattolica*, ils ont occupé la poste, instauré la censure et n'ont même pas permis au préfet de télégraphier au gouvernement de Rome ; ils ont envahi les casernes et s'y sont emparés des armes ; ils ont envahi les prisons et libéré les détenus fascistes.

En outre, à Ravenne, ils ont tué à coups de revolver un socialiste qui était dans une cellule de la prison.

Voilà le nouvel état, la nouvelle Italie. Le seul résultat tangible est celui-ci : libération des quelques fascistes

détenus pour des assassinats commis par eux, et toute liberté supprimée !

MUSSOLINI ARRIVERA-T-IL A DISSOUDRE L'ARMEE FASCISTE ?

Après cette glorieuse victoire, en Italie, nous avons assisté au spectacle de lâcheté le plus honteux qu'ait jamais pu offrir une nation. Tout le monde, autorités, citoyens et partis, s'est prosterné aux pieds du chef (4).

On a fait des cortèges avec les drapeaux des municipalités cléricales et monarchistes, les églises ont été obligées de sonner comme pour un jour de fête, et les préfets ont couvert de fleurs les jeunes héros, de retour de la prise de Rome ! Le parti populaire, malgré les coups de bâtons reçus, a fait don de ses hommes au nouveau gouvernement, a pris part aux cortèges, et comment en a-t-il été récompensé par les fascistes ? Comme le méritait un parti de lâches. Ces jours-ci, d'autres administrations communales clérico-populaires ont été abattues et dissoutes à coup de bâton, et dans certaines localités, tous les administrateurs — maires, conseillers et prêtres — ont été purgés à l'huile de ricin en place publique ! Voilà le résumé des faits historiques qui se sont passés en Italie pendant cette semaine.

Maintenant, que fera Mussolini ? Il est monté au pouvoir au milieu d'un tel sentiment de terreur, et en provoquant une stupeur telle, qu'il a désormais, plus qu'aucun autre, la possibilité de faire tout ce qu'il veut, d'oser n'importe quelle innovation. Seul Lénine est plus puissant que lui en Europe. Si les événements qu'il a vécus ont fait de lui un génie politique, il peut se soustraire à la tyrannie de son parti et imposer véritablement la volonté de l'Etat. S'il reste le fasciste, il ne saura pas dominer les événements, il sera sacrifié et avec lui, l'Italie. Sa tâche est d'autant plus lourde que l'attente du public est plus ardente, et, par-dessus tout, elle est des plus ardues à cause du problème très grave de l'armée fasciste. Que fera-t-il pour réabsorber dans l'Etat ces forces irrégulières, qui vivent non pour un idéal, mais pour exercer un métier commode : faire ce qu'elles veulent ? Le grave problème politique qui lui incombe est celui de dissoudre peu à peu l'armée fasciste, sans que tous les persécutés aient le loisir de préparer la vengeance, en éternisant ainsi la guerre civile. Réussira-t-il ?

Pour l'instant, il semble que lui non plus ne sache pas résoudre le problème de rendre à la loi son pouvoir vis-à-vis de tous. S'il voulait introduire les soldats fascistes dans l'armée régulière, il ne se sauverait pas plus que les Empereurs romains avec les prétoriens.

S'il imposait la dissolution *hic et nunc* des cadres fascistes, serait-il obéi ? C'est douteux, parce que trop nombreux sont ceux qui vivent dans l'armée fasciste et par elle, et trop nombreux aussi les jeunes gens habitués désormais à commander avec des grades de généraux, de colonels, etc., et qui ne consentiraient pas volontiers à redevenir de simples citoyens.

Hic Rhodos hic salta ! Le prolétariat — hélas ! divisé en trois parties — souffre, se tait, mais ne désespère pas, parce qu'il sait que cette armée adverse est une force brute, non éclairée par une idée, et que la bourgeoisie dans cette crise fasciste a démontré sa faiblesse et sa lâcheté plutôt que sa force.

(4) A l'exception, naturellement, de tous ceux qui ont vraiment une conscience socialiste. (Note du traducteur.)

LA LEÇON DU FASCISME

Par Edouard DARVILLE

En face du triomphe extraordinairement facile et rapide du fascisme, aujourd'hui complètement maître de l'Italie, après avoir, en deux ans, passé sur elle comme un cyclone dévastateur, réduisant à l'impuissance le prolétariat italien, pourtant si fort en 1919 et 1920, il importe que les révolutionnaires fassent un sérieux examen de conscience et recherchent les causes profondes d'un phénomène aussi inouï et aussi inattendu. Il ne suffit pas de dire que le fascisme est une *contre-révolution bourgeoise*, et qu'il a sauvé l'Italie de la Révolution bolchevique ; qu'il avait derrière lui, le soutenant et le soudoyant, le grand patronat italien, et que l'Etat, d'ailleurs si faible en Italie, lui assurait sa complicité matérielle et morale : il ne faut pas méconnaître, en effet, ce fait singulier que, parmi les fascistes, il y a de nombreux ex-socialistes et de nombreux ex-sindicalistes révolutionnaires, se réclamant expressément de la doctrine sorelienne et qu'ils constituent peut-être même le noyau le plus énergique, le plus *allant*, le plus audacieux du fascisme. Dira-t-on, pour expliquer ce fait étrange, que tous ces intellectuels qui avaient embrassé la cause du syndicalisme révolutionnaire, en passant au fascisme, n'ont fait que témoigner, une fois de plus, de la versatilité essentielle au monde de l'Intelligence et si grande en particulier chez nos Italiens, que savent parcourir avec une facilité étonnante, et des sincérités successives et frénétiques, tout l'arc-en-ciel des opinions sociales ? Il se peut que cette explication vaille pour beaucoup de cas individuels, mais je me refuse à la croire valable et surtout *exhaustive* pour le cas général. Il y a évidemment autre chose, et la véritable explication me semble être celle-ci : le fascisme est la meilleure illustration qu'on puisse donner de la faillite, désormais acquise, de la démocratie et de l'idéologie démocratique et de la faiblesse lamentable du socialisme, en tant que celui-ci n'est que l'héritier de la démocratie ou s'est mal dégagé de l'idéologie démocratique.

Dans un article consacré à Sorel, paru dans *Gerarchia*, revue du fascisme, dirigée par Mussolini, Agostino Lanzillo, fervent sorelien, écrit ceci : « Peut-être le fascisme pourra-t-il avoir la fortune de réaliser une mission qui est l'aspiration implicite de toute l'œuvre du maître du syndicalisme : arracher le prolétariat à la domination du parti socialiste, le reconstituer sur des bases de liberté spirituelle et d'idéalisme, l'animer du souffle de la violence créatrice. Ce sera la vraie révolution qui modèlera les formes de l'Italie de demain. » Lanzillo considère certainement le parti communiste russe comme une simple suite des anciens partis socialistes, puisqu'il parle plus haut du « fanatique et antisindicaliste contenu de l'utopie communiste ». Pour lui, le bolchevisme ne constitue qu'un cas extrême de la démagogie socialiste, contre laquelle l'œuvre tout entière de Sorel, évidemment, est une réaction caractérisée. Logiquement, selon Lanzillo, Sorel aurait dû être contre les bolcheviks ; il se trouve cependant qu'il a écrit un *plaidoyer pour Lénine* et qu'il s'est montré enthousiaste de la Révolution russe. Comment expliquer cela ? Est-ce là encore une de ces *bizarries* déconcertantes dont on assure qu'il fut coutumier ? Mais descendons jusqu'aux racines des idées, et nous allons voir qu'il s'agit d'un jugement qui domine en réalité toute la question, le *jugement sur la guerre*, dans laquelle Sorel ne vit qu'un *accident* dans le processus

de l'ère ploutocratique, et de laquelle, au contraire, nos fascistes veulent faire dater une ère nouvelle dans l'histoire du monde. « Sorel ne vit pas, écrit Lanzillo, que par-delà l'appréciation morale des classes qui dirigeaient la guerre, il y avait à porter un jugement sur le contenu historique de la guerre elle-même. Conflit de tous les peuples, la guerre 1914-1918 devait marquer pour des siècles les nouvelles *positions initiales* de forces démographiques, économiques, sociales, universelles, destinées à donner leur direction à l'histoire à venir. » Lanzillo, comme chez nous Georges Valois, considère donc que la guerre de 1914-1918 constitue bien l'ouverture d'un *nouveau cycle historique*, qui sera caractérisé par la prédominance des valeurs nationales, la mort du socialisme international humanitaire, et la subordination du syndicalisme ouvrier à la grandeur de la Patrie ; le drapeau rouge doit s'incliner devant le drapeau tricolore, la classe ouvrière s'incorporer à la nation, et l'on doit passer du *mythe* de la Révolution européenne à la *réalité* d'un syndicalisme national, comme le dit un autre rédacteur de *Gerarchia*, Ottavio Dinale, ex-sindicaliste, lui aussi.

**

Il s'agit donc bien d'un *Jugement sur la guerre* ; il s'agit de savoir *qui a raison*, de ceux qui, avec Sorel, considèrent la guerre de 1914-1918 comme un simple *accident* dans le développement de l'ère ploutocratique, ou de ceux qui voient en elle le commencement d'un nouveau cycle historique ; toute la question est là : la guerre a donné naissance à deux partis nouveaux : les *communistes*, qui datent, eux, l'ère nouvelle du 27 octobre 1917, c'est-à-dire de la Révolution russe, et les *fascistes*, qui la font commencer au 2 août 1914. Il est très exact que la guerre a signé l'arrêt de mort de la II^e Internationale, c'est-à-dire du *socialisme des politiciens*, tant parlementaires que syndicaux, du socialisme humanitaire et pacifiste, reliquat d'une idéologie démocratique surannée ; mais les *bolcheviks* ont inauguré la III^e Internationale, dont l'esprit est tout différent, qui prétend mener, elle, vraiment, la guerre des classes, « arracher le prolétariat à la domination des partis socialistes réformistes et des diverses *jaunisses* syndicales, le reconstituer sur des bases de liberté spirituelle et d'idéalisme révolutionnaire, et l'animer du souffle de la violence créatrice ». Et si, comme le reconnaît Lanzillo, c'était là « l'aspiration intime de toute l'œuvre de Sorel », il n'y a donc plus à s'étonner de l'adhésion enthousiaste du Maître à la Révolution bolchevique. L'étonnant, c'est bien plutôt l'adhésion de nos ex-sindicalistes révolutionnaires au fascisme et à cette espèce de syndicalisme hybride, de couleur nationale, qui n'est qu'une équivoque et une trahison du vrai syndicalisme révolutionnaire, celui que Sorel a magistralement défini et commenté dans ses immortelles *Réflexions sur la violence*.

Je sais très bien qu'au sein de cette III^e Internationale, œuvre des bolcheviks, le débat essentiel va être de déterminer *quel est l'axe véritable* du mouvement ouvrier — le parti ou le syndicat ; les Russes, en effet, par suite de leur immaturité historique et de leur situation économique arriérée, mettent évidemment l'accent sur le *Parti* et tendent à lui subordonner le syndicat ; nous aurons, nous, syndicalistes révolutionnaires, à revendiquer sans doute contre eux l'indépendance, à nos yeux *fondamentale*, des organismes syndicaux. Mais c'est là un débat qui se

passera entre révolutionnaires, et le fait capital n'en reste pas moins l'enterrement définitif du socialisme des politiciens plus démocrates que socialistes, qui constituaient l'âme de la II^e Internationale ; le fait capital n'en reste pas moins l'élimination définitive d'une conception démocratique, réformiste et nationalisante du socialisme, et l'affirmation d'un socialisme vraiment lutte de classes, animé d'un esprit vraiment guerrier et héroïque et décidé à mener énergiquement la grande guerre des classes, par-dessus les nations, en opposant partout aux diverses bannières tricolores la couleur uniforme du drapeau rouge. Nos fascistes obligent, en Italie, les communistes à saluer la bannière italienne, à hisser le tricolore sur les bâtiments syndicaux ; ils vont même, ces gens très spirituels, jusqu'à barbouiller en tricolore, les révolutionnaires dont ils se saisissent : ces faits témoignent clairement qu'il s'agit bien d'une lutte à mort entre rouges et tricolores, c'est-à-dire entre internationalistes et nationalistes.

Mais qu'est-ce que le nationalisme et peut-il y avoir, comme l'affirment nos fascistes ex-syndicalistes, un nationalisme révolutionnaire ? Telle est la question essentielle. Je crois que l'on peut affirmer que le nationalisme, à l'heure actuelle de l'histoire du monde, a une signification uniquement bourgeoise, qu'il est la dernière arme spirituelle, dont la bourgeoisie puisse disposer pour se défendre du prolétariat révolutionnaire et que, par conséquent, il est moralement impossible d'être nationaliste et révolutionnaire. Nos fascistes ex-syndicalistes, en fait, se sentent aujourd'hui plus Italiens que socialistes ; Ottavio Dinale substitue au cri : *Proletaires de tous les pays, unissez-vous*, le mot d'ordre nouveau : *Italiens, unissez-vous* ; c'est l'Union sacrée nationale, créée par la guerre, qui doit se maintenir sur le terrain économique, comme dans les tranchées ; la grâce nationale a touché nos révolutionnaires, et les voilà au service de la bourgeoisie, dont ils ont sauvé la mise au nom de la plus grande Italie, c'est-à-dire, au fond, au nom de l'impérialisme bourgeois italien.

Si nos fascistes peuvent se dire soreliens, c'est que la conception sociale de Sorel, on le sait, exigeait, pour une application pleinement heureuse et féconde de la lutte de classes, qu'en face d'une bourgeoisie énergique, audacieuse, résistante, et toute pleine de cet élan créateur d'immenses forces productives qui est sa raison d'être historique, se dressât un prolétariat révolutionnaire également énergique, également audacieux, animé d'un élan non moins indomptable et considérant le capitalisme non pas en petit-bourgeois, c'est-à-dire avec un esprit rétrograde ou craintif, mais en héritier présomptif, ambitieux sans doute de remplacer bientôt son père, mais soucieux aussi que l'héritage soit aussi magnifique que possible. *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire* : ce vers fameux de Corneille pourrait résumer tout le sorelisme. Mais cette conception exige aussi naturellement que les combattants restent chacun sur leur terrain propre ; et nos ex-syndicalistes révolutionnaires, en devenant fascistes, ne peuvent plus se dissimuler qu'ils sont passés dans le camp bourgeois : on ne peut pas, dans le même temps, jouer en quelque sorte sur les deux tableaux ; nos fascistes ont mis leur violence au service de la bourgeoisie italienne, qu'ils ont sauvée de la Révolution ; qu'ils avouent donc carrément qu'en devenant des patriotes, ils ont abandonné tout idéal révolutionnaire et font même réaction à cet idéal pour essayer de redonner à une bourgeoisie affai-

blie et énervée par la démocratie une force nouvelle, et nous serons d'accord : il n'y aura plus d'équivoque.

Fascistes ou communistes, contre-révolutionnaires ou révolutionnaires, force bourgeoise concentrée dans l'Etat ou violence prolétarienne organisée dans les syndicats, guerre des Etats, aspirant chacun à l'hégémonie universelle ou guerre des classes, le prolétariat assumant la mission de représenter l'idée universelle nouvelle, impérialismes bourgeois se disputant les marchés du globe ou impérialisme prolétarien voulant imposer au monde la grande Paix prolétarienne, tricolores ou rouges ; voilà les forces entre lesquelles les destins de l'Europe se trouvent partagés, et qui, se dressant l'une contre l'autre, ont réduit la démocratie libérale, humanitaire et pacifiste à l'état de « fantôme sans os » et de vestige historique.

On sait que Sorel et ceux qu'on avait groupé sous le terme générique de nouvelle école avaient fait de la démocratie, à la suite de Proudhon (voir sa *Solution du problème social*) et de Marx, une âpre critique. On nous avait même, à cette occasion, baptisés de contre-révolutionnaires d'extrême-gauche. Mais ici, il peut se produire, et il s'est produit en effet, une confusion fondamentale. Contre-Révolutionnaires, qu'est-ce à dire et dans quel sens ? On peut l'être de deux manières : un noble ou un partisan plus ou moins déguisé de la noblesse et de tout ce qui fut l'Ancien Régime, est un contre-révolutionnaire ; il bafoue la Révolution française, comme Révolution bourgeoise ; le marquis d'Auberive n'a et ne peut avoir que sarcasmes et mépris, évidemment, pour le monde de M. Poirier. Et nous aussi, syndicalistes, nous plaçant au point de vue du prolétariat révolutionnaire, nous bafouons la Révolution bourgeoise et la démocratie bourgeoise qui en est issue, et nous pouvons nous rencontrer parfois dans cette critique avec M. le marquis d'Auberive ; mais nous le faisons dans un esprit, évidemment, tout à fait différent : notre critique n'est pas régressive, en ce sens qu'elle tendrait à ressusciter un régime déchu et la domination d'une classe trois fois morte, mais progressive en ce sens que, dépassant et transcendant la démocratie bourgeoise, elle tend à promouvoir la domination de cette classe nouvelle, le prolétariat révolutionnaire, dont la mission historique est de réaliser, sur la ruine définitive de la noblesse et de la bourgeoisie, la Cité du Travail et la Civilisation des producteurs. Nous devons enterrer tout ensemble définitivement et la monarchie et la démocratie — le droit divin royal comme le droit divin populaire : voilà notre mission et dans quel sens nous faisons la critique, âpre et violente, de la démocratie.

L'Ancien Régime, écrivait Marx, est le défaut caché de l'Etat moderne : la bourgeoisie, au fond, n'a fait que prendre la place de la noblesse ; sa révolution a été une révolution très superficielle ; et la société bourgeoise, en face du prolétariat révolutionnaire, est toujours prête à faire machine en arrière et à revenir en quelque sorte sur des positions ancien régime. On constate aujourd'hui qu'il n'y a plus de républicains, que l'idéologie démocratique est devenue d'une faiblesse extrême et lamentable, n'engendrant plus de convictions passionnées. C'est que la Révolution russe, première manifestation sérieuse de la Révolution prolétarienne, a jeté une telle épouvante dans le monde bourgeois libéral, que celui-ci est tenté de battre en retraite, et de faire appel pour se défendre à cette idéologie de l'ordre fondé sur le principe d'autorité, qui était

l'idéologie de l'Ancien Régime. D'où le succès, chez nous, de l'Action Française, et, en Italie, du fascisme.

Restaurer l'Etat, redonner à l'Etat une vigueur que la démocratie libérale lui a fait perdre, et, pour cela, lui infuser de nouveau un esprit guerrier et conquérant, tel est le but essentiel de nos nationalistes et de nos fascistes. L'Etat, en effet, c'est la guerre. — Proudhon l'a magnifiquement établi dans son livre *La Guerre et la Paix* ; la civilisation ne peut revêtir au fond que deux formes essentielles : elle est guerrière ou ouvrière, et le Travail est le seul substitut historique possible de la guerre, seul capable d'engendrer ces vertus héroïques qui ont fait la grandeur de la civilisation guerrière. La civilisation bourgeoise est une civilisation amphibie, une civilisation de transition ; la bourgeoisie est moins une classe qu'un lieu de passage, entre la noblesse déchue et le prolétariat en émergence ; elle n'est qu'une espèce de crible, les gros bourgeois acquérant bien vite une mentalité aristocratique, et le vulgum pecus de la moyenne et petite bourgeoisie se laissant ballotter entre les ouvriers, qu'il n'aime guère et les ploutocrates qu'il déteste. La guerre, qui a toujours pour effet de régénérer le sens de l'autorité et de redonner à l'Etat une force qui, dans la paix, s'affaiblit nécessairement, a prêté à l'idéologie nationaliste un regain de force nouvelle ; nos nationalistes intégraux rêvent de refaire de la France, redevenue monarchique et catholique, l'arbitre des destinées de l'Europe, comme aux temps de Richelieu et de Louis XIV ; nos fascistes rêvent pour l'Italie des destins grandioses ; tous ces nationalistes exaspérés, tous mettant über alles leur patrie respective, témoignent d'une frénésie singulière et d'illusions énormes. En face de l'abîme révolutionnaire, ouvert brusquement sous nos pas, il est naturel que toute la société bourgeoise se ramasse et se concentre autour de l'Etat, lui redonnant une allure ancien régime, et qu'elle essaie de se refaire un lustre moral en arborant une idéologie guerrière et héroïque : la guerre nationale, écrit Marx, est le suprême effort d'héroïsme de la vieille société, celui par lequel elle se redresse et tente d'opposer à l'assaut du prolétariat révolutionnaire un front solide et paré de gloire. Les jeunes bourgeois, qui ont fait la guerre, ne veulent plus faire figure de bourgeois trembleurs et lâches ; ils ont repris du cran et, considérant l'humanitarisme comme une sinistre blague, ils sont tout disposés à opposer la force bourgeoise à la violence ouvrière.

Mais, chose curieuse, celle-ci semble comme frappée de paralysie. A l'attaque fasciste, le prolétariat italien n'a opposé qu'une résistance très molle, — il s'est laissé sacquer sans presque riposter. A quoi donc tient cette faiblesse inattendue et étrange ? Disons-le nettement : le réformisme démocratique, avec l'idéologie pacifiste et humanitaire qu'il implique, avait complètement éterné l'esprit du prolétariat socialiste. Un matérialisme hideux, un amour sénile de ses aises bourgeoises, avaient remplacé peu à peu chez les chefs tant syndicaux que politiques, l'idéologie proprement révolutionnaire, qui est, elle aussi, une idéologie guerrière et héroïque, et les livraient à leurs ennemis, sans défense, tels des capitulards et des vaincus. La platitude invraisemblable d'une idéologie démocratique, naïvement optimiste et pacifiste, où le sens de l'honneur s'était complètement émoussé, ne les préparait pas à résister à ce sursaut inattendu de la bourgeoisie, qui les

a surpris, désemparés, trop engourdis qu'ils étaient dans le quiétisme de leurs habitudes syndicales et parlementaires. Nos révolutionnaires n'ont pas assez médité les *Réflexions sur la violence*, dont la bourgeoisie a mieux su, elle, utiliser les leçons ; et ils se réveillent tout étourdis et ahuris du rude coup qu'elle leur assène. Il y a dans le socialisme un fort lourd héritage, qui lui vient de la démocratie bourgeoise et qui lui a communiqué sa corruption essentielle, son amour sénile de la paix et des aises matérielles. Il va falloir que les socialistes reprennent une conscience plus claire du « caractère redoutable, grave et sublime » de l'œuvre qu'ils ont entreprise. Ils n'ont plus en face d'eux la bourgeoisie tremblante et affolée par la peur qu'ils rencontraient avant la guerre, mais une bourgeoisie retrempée en partie par la guerre, faisant litière de toute idéologie humanitaire et prête à opposer à leurs attaques un front énergique. Le socialisme occidental s'était endormi dans les délices de Capoue ; la guerre l'a trouvé dans cet état, il n'y a rien compris, il a passivement emboîté le pas à la bourgeoisie, il lui a même vendu son âme. Et quand la Révolution russe a éclaté, il a continué à ne pas comprendre et il s'est même mis à faire chorus avec les bourgeois pour la couvrir d'injures et d'outrages. Les Russes, cependant, lui faisaient honte de sa couraude, de son inertie, de sa trahison ; ils avaient recouvert eux, et complètement, le sens primitif de la Révolution, pareils à ces Réformés du XVI^e siècle qui, en face de la Rome des papes toute paganisée, recouvrèrent le sens primitif du christianisme.

A l'heure actuelle, dans tous les pays vainqueurs de la grande guerre, le socialisme se débat dans une impuissance lamentable ; il a subi une véritable défaite, il est le véritable vaincu de la guerre ploutocratique. Et si, à l'exemple des héroïques communistes russes, il ne se réveille pas de sa torpeur et ne sort pas de sa prostration, le bourgeois, enhardi de plus en plus par la faiblesse d'un prolétariat sans ressort, forte du succès remporté par les fascistes en Italie, pourra de nouveau assooir sur l'Europe sa lourde paix morne et brutale : nous entrerons dans une nouvelle période de réaction à outrance comme celle qui a suivi 1848 et les Journées de juin, ou celle qui a succédé à la Commune de Paris. La leçon du fascisme, la voilà : la bourgeoisie, à la faveur de la guerre, a opéré son redressement ; il faut que le prolétariat à son tour, opère maintenant le sien et revienne à ce socialisme révolutionnaire, guerrier et héroïque, que Proudhon, Marx et Sorel ont enseigné, que le syndicalisme français, avec Griffuehles, avait amorcé avant la guerre et que la Russie des Soviets a repris et consacré par l'exemple désormais immortel des luttes terribles que l'Armée rouge a soutenues contre l'Europe bourgeoise coalisée. *L'épopée prolétarienne*, enrichie de nouveaux trophées, doit poursuivre son cours...

Aussi bien, que le succès fasciste ne démonte pas trop nos révolutionnaires ! La bourgeoisie n'évitera pas son destin ; elle aura beau renier ses propres principes et se refaire carrément réactionnaire ; en détruisant de ses propres mains le dernier rempart de l'Ancien Régime en Europe, pour compléter la Révolution bourgeoise restée inachevée et contredite par cette survivance féodale, qu'était l'Allemagne monarchique et militaire, on peut dire qu'elle a, avec l'inconscience historique des classes condamnées à mort, accéléré le processus révolutionnaire et

DE BEAUX LIVRES D'ÉTRENNES

Pour ses amis, Clarté, à la veille des étrennes de 1923, a rassemblé une collection unique d'éditions d'art. C'est parmi tous les cadeaux, le plus précieux que vous pouvez offrir à un ami qui aime les livres. La plupart de ces éditions, épuisées en grand nombre, sont sensiblement majorées par les différentes librairies. Clarté vous les revendra, elle, au prix d'achat. C'est une occasion unique. Profitez-en.

Ajoutez au montant de la commande 10 0/0 pour frais d'emballage et de port.

précipité sa chute : qui veut sauver sa vie, dit l'Évangile, la perdra. Au lendemain du 2 décembre, Proudhon écrit un livre qui s'appellait : *la Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat* ; on pourrait écrire de même, aujourd'hui, un livre qui s'appellerait : *la Révolution sociale démontrée par la grande guerre*. La frénésie nationaliste, qui paraît si virulente, à l'heure actuelle, ne peut être, selon l'expression de Nietzsche, qu'un *entr'acte* ; l'Europe veut devenir une (1) malgré la folie des divers impérialismes bourgeois ; aucun Etat ne peut plus sérieusement aspirer à l'hégémonie universelle ; et si les Alliés n'étaient pas de fieffés Tartuffes dans leur désir affiché d'empêcher l'Allemagne de fonder son empire *über alles*,

(1) Lire dans *Par de là le Bien et le Mal*, les réflexions de Nietzsche, extrêmement pénétrantes et actuelles, sur la « folie des nationalités » : « Grâce aux divisions morbides que la folie des nationalités a mises et met encore entre les peuples de l'Europe, grâce aux politiciens à la vue courte et aux mains promptes, qui règnent aujourd'hui avec l'aide de patriotisme, sans se douter à quel point leur politique de désunion est fatalement une politique d'entr'acte, — grâce à tout cela et à bien d'autres choses encore qu'on ne peut dire aujourd'hui, on méconnaît ou on déforme mensongèrement les signes qui prouvent de la manière la plus manifeste que l'Europe veut devenir une, (*Peuples et Patries* § 256). Le vrai barbare, c'est vraiment le nationaliste, qui ramène le progrès humain aux proportions étroites d'une vanité nationale étrangement morbide. France d'abord, Italie d'abord, répètent à l'envi nos nationalistes intégraux et nos fascistes ; mais, grands Dieux, après dix-huit siècles de christianisme, il est tout simplement inouï de vouloir ressusciter ce culte essentiellement païen de l'Etat national, centre et mesure de toutes choses ; l'humanité est en gestation d'une Révolution plus profonde que le christianisme ; et nos gens ne rêvent que de la ramener sous le joug d'un tyran à la grecque ou d'un *cesario* à la romaine ; Léon Daudet écrit un *Sylla* et Mussolini, que Sorel comparait à un condottiere du XV^e siècle, veut jouer au Premier consul et créer une manière de *Consulat*. Politique d'entr'acte : la réaction bourgeoise, aujourd'hui triomphante, sera emportée, tôt au tard, par la Révolution prolétarienne, qui accomplira cette unité de l'Europe vers laquelle tous les grands cœurs et tous les esprits sérieux aspirent. La paix romaine fut l'assise sur laquelle s'étendit en quelque sorte la conquête chrétienne ; la paix prolétarienne sera de même l'assise sur laquelle s'épanouira la nouvelle conscience religieuse, politique et sociale de l'humanité.

ils ne sauraient, sans se démentir trop brutalement, devenir plus *pangermanistes* que les pangermanistes eux-mêmes. Or, l'Europe ne peut devenir une que de deux manières : par la réaction ou par la révolution, sous la bannière tricolore ou sous le drapeau rouge. Nos nationalistes intégraux rêvent de fédérer l'Europe sous les couleurs françaises et de lui redonner l'ordre — c'est-à-dire un régime monarchique et catholique, c'est-à-dire l'ordre traditionnel. Mais c'est là une utopie évidente ; le drapeau tricolore, par lui-même, est déjà un compromis entre la Révolution et la Contre-Révolution (2) ; le vrai drapeau de l'ordre, ce serait évidemment le *drapeau blanc* ; mais les royalistes, après 1871, ont été impuissants à le réarborer, et ce n'est pas après une tourmente comme celle de la « Grande Guerre » qui a ébranlé si profondément le vieux monde et assuré la domination, plus cynique que jamais, de la ploutocratie, que le *légitimisme* pourrait avoir chance de triompher. Il n'y a plus, en Europe, aucune assise sur quoi faire reposer cet ordre traditionnel, royal et catholique rêvé par nos nationalistes soi-disant intégraux ; ils ont beau grogner contre la ploutocratie anglo-saxonne, dont ils se sont constitués, par la guerre, les vassaux et les prisonniers ; la Révolution européenne seule, inaugurée par la Russie des Soviets, pourra rétablir de l'ordre — l'ordre prolétarien — en ce vieux monde décrépit ; l'Europe ne peut plus être blanche : elle sera rouge.

(1) Le fascisme est un mélange hybride de conservatisme et de révolutionnarisme, comme le *risorgimento* italien lui-même ; et il est curieux de voir la franc-maçonnerie se rallier à Mussolini. *Empire et Jacobinisme*, disait Proudhon, cela va très bien ensemble ; nos Jacobins se sont très aisément ralliés au Premier Consul, Jacobin lui-même ; et d'ailleurs, la franc-maçonnerie italienne avait été très *interventionniste*, comme le Roi Victor-Emmanuel, qui s'est hâté, pour ne pas disparaître, de mettre la monarchie au service du fascisme. En tous pays, la bourgeoisie est *bonapartiste* ou *orléaniste*, c'est-à-dire amphibie politiquement, comme il est naturel à une classe amphibie ; le *légitimisme* est devenu tellement une utopie que nos gens d'Action Française, plus bonapartistes ou orléanistes que légitimistes, se sont ralliés complètement au Bloc National et se rallieraient très aisément à un nouveau Premier consul.

EDITIONS DU SABLIER (Genève)

Tous ces ouvrages, illustrés par Frans Mazereel, sont en édition originale, exemplaires numérotés imprimés sur vélin volumineux anglais. Les œuvres publiées en série par le Sablier, en éditions originales à tirage restreint, ne seront, en aucun cas, rééditées sous leur première forme. Elles constitueront une collection unique que tous les amateurs de beaux livres voudront avoir dans leur bibliothèque. Plusieurs des ouvrages publiés, épuisés dès leur parution, sont aujourd'hui très recherchés des amateurs et atteignent des prix de plus en plus élevés.

- ARCOS (René) : *Pays du soir* (Ex. numéroté à la main sur Japon, bois de Franz Mazereel), signés par l'auteur et dessinateur 100 »
- ARCOS (René) : *Le Bien commun*, sur vergé anglais, bois gravés de Franz Mazereel 20 »
- MAZEREEL (Franz) : *Souvenirs de mon pays*, 16 images gravées sur bois, Ex. numérotés sur Hollande Vangelder et signés par l'auteur 50 »
- MAZEREEL (Franz) : *Un fait-divers*, 8 images dessinées et gravées par Franz Mazereel, sur parchemin de rives 6 »
- VERHAEREN (E.) : *Le travailleur étrange*, avec 26 bois dessinés et gravés par Franz Mazereel, sur Holl. Van Gelder 50 »
- VERHAEREN (Emile) : *Cinq récits* (tirage 626 exemplaires) 50 »
- ARCOS (René) : *Le sang des autres* (tirage 295 exemplaires) 45 »
- ARCOS (René) : *Le Mal*, un des douze exemplaires de luxe numérotés et signés par l'auteur 60 »
- BARBUSSE (Henri) : *Quelques coins du cœur* (tirage 790 exemplaires) 50 »
- JOUVE (P.-J.) : *Hôtel Dieu* (tirage 302 exemplaires) 60 »
- Lapointe et Ropiteau*, comédie par Georges Duhamel, avec 3 bois dont 5 hors-texte 30 »
- Le paquebot Tenacity*, 3 actes, par Charles Vildrac, avec 12 bois hors-texte 30 »

EDITIONS CLARTE

- BARBUSSE (Henri) : *La Lucur dans l'abîme* (Japon) numéro unique, avec signature de l'auteur 100 »
- BARBUSSE (Henri) : *La lucur dans l'abîme* (Edition sur vergé) 1 50
- BARBUSSE (Henri) : *Le couteau entre les dents* (sur Hollande) 10 »
- BARBUSSE (Henri) : *La Commune de Paris* (sur vergé) 7 50
- MARX (Henry) : *L'Enfant maître* (sur Hollande) 12 50
- LEFEBVRE (R.) : *L'éponge de vinaigre* (sur Hollande) 10 »
- MARTINET : *La Nuit* (EX. sur Japon hors commerce) 50 »
- GALBEZ (V.) : *Les Crucifiés* (numéroté et signé par Galbez) Les auteurs ont été poursuivis par le gouvernement de Clemenceau 20 »

EDITIONS RIEDER

- Les prosateurs étrangers modernes. Edition originale tirée sur papier pur fil des papeteries Lafuma, les exemplaires sont numérotés.
- DOSTOIEVSKI : *La Logeuse* (l'exemplaire numéroté) 13 »
 - FRUYSSSE (Cyril) : *Le bourriquet* 13 »
 - KELLER (Gottfried) : *Sept légendes* 13 »
 - GRIERSON (Francis) : *La vallée des ombres* (traduit de l'anglais par Léon Bazalgette) 15 »

- JAURES : *Pages choisies* (avec portrait de l'auteur) (Edition originale sur vergé bouffant) 30 »
- L'art français depuis vingt ans
- SEDEYN (Emile) : *Le mobilier* 17 »
- LOUZOT (Henri) : *Le travail du métal* 17 »

EDOUARD-JOSEPH

Petites curiosités littéraires
MAETERLINCK : *Le miracle de Saint-Antoine* (édition Edouard-Joseph, frontispice et illustrations gravés sur bois par A. Deslinières, l'exemplaire numéroté sur vergé à la forme) 27 50

VALLÈS (Jules) : *Les Blouses* (tirage sur papier vergé à la forme avec illustrations de Mario Simon). Cet ouvrage est complètement épuisé et recherché par les bibliophiles 25 »

EDITIONS FLAMMARION

- MARX (Magdeleine) : *Toi* (exemplaire numéroté sur Hollande, édition originale) 44 »
- BARBUSSE (Henri) : *Paroles d'un combattant* (édition originale, exemplaire numéroté sur vélin pur fil Lafuma) 27 50
- BARRERE (C.) : *Les Hommes nouveaux* (édit. sur Hollande numérotée) 40 »
- BARRERE (Cl.) : *Les Hommes nouveaux* (sur Marais) 20 »
- MIRREAU : *Les Artistes* (sur Marais) 20 »

EDITIONS CRES

- Le Théâtre d'Art
Edition à tirage limité, exemplaires numérotés sur papier à la cuve des manufactures de Rives
- VILLERS DE L'ISLE-ADAM : *Elen* (édition décorée de compositions originales dessinées et gravées sur bois par Louis Jou) 35 »
 - JUREL (François de) : *La Fille sauvage* (frontispice et illustrations dessinées et gravées par Gabriel Dafa-gnes) 35 »
 - JACINE (Jean) : *Phèdre et Hippolyte* (compositions décoratives de Ciolkowski, gravées par Aubert) 30 »
 - MUSSET (A. de) : *On ne batime pas avec l'amour* (dessins de Georges Barbier, gravés sur bois par Aubert) 30 »
 - SEGALIN (Victor) : *Orphée Roi* (édition décorée de compositions originales gravées sur bois par G.-D. de Monfried, avec un frontispice d'après Gustave Moreau) 22 50
 - JUREL (François de) : *L'ivresse du sage* (frontispice et illustrations originales dessinées et gravées par Paul-Emile Colin) 30 »

- GERALDI (Paul) : *Toi et Moi* (poésies) (dessins d'Edouard Vuillard, édit. numérotée sur vélin de Rives) 20 »
- MAUPASSANT (Guy de) : *Une vie* (8 bois gravés d'André Deslinières, édit. corrigée d'après l'édition originale, exemplaires sur vélin de Rives) 50 »

Maîtres et jeunes d'aujourd'hui

- Exemplaires numérotés sur pur vélin
- ARNOUX (Alexandre) : *Huon de Bordeaux* (mélodrame féerique) (avec portrait de l'auteur) 22 »
 - THARAUD (J. et J.) : *La Maîtresse servante* (portrait et bois gravés par Paul Baudier) (très recherché) 25 »

Collection « Les Maîtres du Livre »

- Collection éditée à un nombre d'exemplaires limités tous numérotés, tirée avec le plus grand soin sur papier à la cuve
- POE (Edgar) : *Histoires grotesques et sérieuses* (papier Rives). Traduction de Ch. Beaudelaire, frontispice de Daraguès 30 »
 - MAETERLINCK : *Le trésor des humbles* (bois de Paul Baudier, papier Rives) 30 »
 - BERTRAND (Louis) : *Le Sang des races* (bois de Paul Baudier, papier Rives) 30 »
 - FROMENTIN (Eugène) : *Un été dans le Sahara* (édition décorée de 4 dessins dont un frontispice de l'auteur gravé par Paul Baudier, papier Rives) 30 »
 - DAUDET (Alphonse) : *Numa Roumestan* (bois de Pierre Gusman) 30 »
 - JUÉRIN (Charles) : *Le cœur solitaire* (poésies) (gravures et portrait de l'auteur) 20 »
 - MAURRAS (Ch.) : *Anthinée* (bois gravés de Léon Schulz) 30 »
 - GAUTIER (Théophile) : *Mlle de Maupin* (bois de Fernand Siméon, 2 volumes) 50 »

EDITIONS MORNAY

- superbes éditions, les plus estimées des bibliophiles
- TELLIER (Claude) : *Belle-Plante et Cornélius* (édition à tirage limité sur vergé de Rives ornée de bois gravés par Deslinières, l'exemplaire numéroté sur vélin de Rives) 60 »
 - PHILIPPE (Ch.-L.) : *Marie Donadieu* (édition à tirage limité sur vergé de Rives ornée de bois gravés par Daragnès, l'exemplaire numéroté) 60 »
 - LORRAIN (Jean) : *M. de Phocas* (bois gravés par Chapront) (velin de Rives) 60 »
 - WHITTE (S.E.) : *Terres de silence* (bois gravés de Lebedeff, tirage limité, ouvrage superbe sur vélin de Rives) 60 »

EDITIONS OLLENDORF

- RENARD (Jules) : *La Lanterne sourde, COQUECIGRUES*, avec 25 bois dessinés et gravés par G. le Meilleur, exemplaire numéroté sur vélin, extrêmement rare 70 »
- MAZEREEL : *Idée* (85 images dessinées et gravées sur bois) numérotés 70 »
- ROLLAND (R.) : *Jean Christophe* (sur vélin d'alfa) en quatre volumes (ouvrage très rare). Les quatre volumes 100 »

EDITIONS CALMANN-LEVY

- Edition in-octavo, imprimée sur vélin blanc des Papeteries du Marais
- MÉRIMÉE (Prosper) : *Colomba* (l'exemplaire numéroté) 33 »
 - SAINTE-BEUVE (C.-A.) : *Le clou d'or* (l'exemplaire numéroté) 23 »
 - MAUPASSANT (Guy de) : *Une vie* (l'exemplaire numéroté) 23 »



J.J.J.

DUMAS (Alexandre) : *Les trois Mousquetaires* (édition de luxe sur beau vélin, en 3 volumes). Les trois volumes
 LOTI (Pierre) : *Les Désenchantés* (édit. de luxe sur beau vélin)
 GORKI (Maxime) : *Ma vie d'enfant* (mémoires autobiographiques). Traduit du russe d'après le manuscrit par Serge Persky. (Edition de luxe sur beau vélin)
 NOAILLES (Comtesse de) : *La Nouvelle Espérance* (édition de luxe sur beau vélin)

EDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

VERHAEREN (Emile) : *Toute la Flandre* (tome III), (édition sur pur fil Lafuma, l'exemplaire numéroté)
 GOURMONT (R. de) : *Lettres à Staline* (édition numérotée sur vergé Lafuma)
 WHITMAN (Walt) : *Le Poème Evangile* (traduction de Léon Bazalgette, tirage limité sur vélin pur fil Lafuma)
 SCHWOB (Marcel) : *Œuvres* (en 2 volumes, sur vergé pur fil Lafuma). Les deux volumes
 SCHWOB (Marcel) : *Œuvres* (édition originale). Les deux volumes
 DUHAMEL (Georges) : *Les Hommes abandonnés* (vergé pur fil Lafuma)
 DUHAMEL (Georges) : *Cofession de minute* (vergé pur fil Lafuma)
 DUHAMEL (Georges) : *Les plaisirs et les jeux* (vergé pur fil Lafuma).....

EDITIONS DE LA SIRENE

Le Testament de François Villon de Paris, un vol. in-8° couronne sur papier vergé alfa, sous couverture rempliée en parchemin végétal, orné de nombreuses gravures des XV^e et XVI^e siècles ; l'exemplaire
 RABELAIS (François) : *Pantagruel*, un volume in-8° couronne sur alfa vergé, orné de nombreuses gravures du XVI^e siècle et tiré au rouge et noir ; l'exemplaire
 VORAGINES (Jacques de) : *Les plus belles fleurs de la légende dorée*, un volume in-8° couronne sur alfa vergé, orné de nombreuses gravures du XV^e siècle, tiré en bleu et noir, couverture miniature ancienne
 EPSTEIN (Jean) : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence* (Lettre de Blaise Cendrars)
 L'Almanach de Cocagne pour l'an 1921 (dédié aux vrais gourmands et aux francs buveurs), nombreuses illustrations (ouvr. excessivement rare)
 Le *Satyricon de Petrone* (traduit en français par Laurent Tailhade), gravures en couleurs par Laboureur (sur vélin Lafuma)
 et sur verger bouffant
 CAILLAUX (J.) : *Où va la France ? où va l'Europe ?* (édition originale sur vélin bouffant)

EDITEURS DIVERS

MARTINET (M.) : *Les Temps maudits* (édition parue en Suisse en 1916, d'une très grande valeur)
 FAGUS : *La Danse macabre* (poème) (édition sur vergé d'Arches, numérotés)
 MAETHELINCK : *Les Fiançailles* (fée en 5 actes et 11 tableaux). (exemp. sur vélin teinté pur fil Lafuma, numéroté). Cet ouvrage a été édité avec beaucoup de soin et recherché par les collectionneurs
 HENRY-JACQUES : *La Symphonie héroïque* (poèmes). Exemp. sur alfa numéroté
 PROCH (G.) : *Les Victimes* (belle plaquette in-4° raisin, beaux dessins de A. Domin)
 DEVIENE (Roger) : *Le jeune homme aux ailes d'or* (roman orné de 8 bois colorés par Georges Gimel). Exemp. numérotés et certifiés par l'auteur. Ouvrage édité avec un soin particulier sur beau vélin

FERROCHON (E.) : *Le Chemin de platne* (roman). Ex. numérotés sur vélin Lafuma

68 » SOLOMIAC (Alberte) : *Fleurs d'Hibiscus* (opuscule à tirage limité à 500 exemp. sur papier brun)
 22 » APOLLINAIRE (Guillaume) : *L'enchantement pourrissant* (édition originale avec bois gravés par André Derain)
 DUJARDIN (Ed.) : *Mari Magno* (poésies) exemp. numérotés sur Hollande.....
 22 » DUJARDIN (Ed.) : *Les époux d'Heurtle-Port* (bois gravés de Franz Masereel, édit. sur beau vélin d'Arches)
 MOLIÈRE : *Œuvres* (tome VI) Le Tartufe, Amphitryon et Pastorale comique (sur Chine), épuisé.....
 22 » MOLIÈRE : *Les Fâcheux* (édition de 1840 sur papier Hollande Van Gelder, avec dessin)
 12 » MOLIÈRE : *Sganarelle* (sur papier Hollande Van Gelder, avec dessin)
 12 » SAUVAGE (Marcel) : *Voyages en autobus* (poèmes) avec 4 images de Max Jacob
 25 » ROLLAND (R.) : *Les Vaincus* (édit. numérotée sur Hollande)
 50 » ROSTAND (Maurice) : *La Messe de cinq heures* (édit. sur vergé pur fil, numéroté)
 24 » RONSARD : *Sonnets pour Hélène* (sur papier de Renage, numéroté, avec portrait de l'auteur gravé sur bois)
 15 » VALLOIS (Marguerite de) : *Mémoires* avec portrait (sur papier de Renage, numéroté)
 12 » LAURÈS : *Histoire socialiste de la Révolution française* (Tomes I et II) (sur vélin de luxe, nombreuses illustrations). Chaque volume
 25 » SAUDELAIRE : *Les Fleurs du mal*, préfacé et annoté par Ernest Raynaud, avec portrait de l'auteur. (Edition numérotée et limitée à 1000 exemp. Unique. L'Assiette au beurre, collection presque complète de la fameuse revue satirique illustrée, TOTALEMENT ÉPUISÉE.
 Du n° 2 au n° 100 (sauf une quinzaine de numéros)
 15 » Du n° 100 au n° 200 (sauf une dizaine de numéros)
 15 » Parmi les numéros contenus dans ces collections, plusieurs atteignent auprès des bibliophiles une valeur de 10 à 50 francs.

LES NOUVEAUTES DU MOIS

Chacun de nos numéros paraissant au début du mois contiendra une bibliographie complète des meilleurs ouvrages parus dans le courant du mois précédent, et que nos services de librairie se chargent de procurer à nos lecteurs dans le plus bref délai. Nos amis trouveront dorénavant dans cette page bibliographique, toutes les nouveautés de la production dans tous les domaines de la pensée.

HISTOIRE

Charles Appuhn et Pierre Renouvin : *Introduction aux Tableaux d'histoire de Guillaume II*. Avant-propos de Raymond Poincaré; Costes
 30 » Guillaume II : *Tableaux d'histoire comparée de 1878 à l'explosion de la guerre de 1914*. Traduit par Camille Jordan; Costes. » »
 40 » Olof Hoijer : *Le comte d'Aehrenthal et la politique de violence*; Plon
 12 » René Marchand : *La condamnation d'un régime. De la vanité malade de M. Poincaré à la Tuerie mondiale*. L'Humanité. 4 »

LITTÉRATURE

Charles Baudelaire : *Les Fleurs du mal, les Epaves*, notice, notes et éclaircissements de M. Jacques Crépet; Conard. 15 »
 Edouard Dujardin : *Les premiers poètes du vers libre*. (Collection « Les Hommes et les Idées »). Mercure de France 2 »

J.-B. Dulaurens : *Imtree ou la fille de la nature*. Avec 12 bois et 8 eaux-fortes de Silvain Sauvage; Fort. 33 »
 Paul Gaultier : *L'Idéal moderne* Payot 7 50
 Théophile Gautier : *Choix de poésies*. Avec un portrait. Fasquelle. 6 75
 Edmond de Goncourt : *La Guimard*; Flammarion et Fasquelle 7 »
 Pierre Hamp : *La peine des hommes*; Un nouvel honneur; Nouv. Revue française. 7 95
 25 » Abel Hermant : *L'âme étrangère*, essai de psychologie contemporaine; Carnet critique. 2 50
 8 » F. Jean-Desthieux : *Frédéric Mistral, son œuvre*. Avec portrait et autographe; Carnet critique. 3 75
 20 » Georges-Armand Masson : *La Comtesse de Noailles, son œuvre*. Avec portrait et autographe. 3 75
 20 » André Suarès : *Voici l'homme*. Stock 1 »
 René Lalou : *Histoire de la littérature française contemporaine, de 1870 à nos jours*; Crès. 10 »
 40 » S. Barbey d'Aurevilly : *Victor Hugo*; Crès. 7 »

POESIES

Rabindranath Tagore : *Poèmes de Kabir*; Nouv. Revue française. 7 »
 Jean Paul Samsou : *Images lyriques*, préface de Maurice Wullens. « Les Humbles ». 2 »

LITTÉRATURE ANTIQUE

A. Cartault : *La poésie latine*. 4 »
 25 » JOVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919
 Dr Hans Delbrück : *Ludendorff peint par lui-même*, traduit par le commandant Kœltz; 5 »

PHILOSOPHIE

Albert Bayet : *Le suicide et la morale*. 30 »
 Georges Davy : *Le droit, l'idéalisme et l'expérience*. Alcan. 7 »
 Charles Lola : *La beauté et l'instinct sexuel*. Flammarion. 4 50
 Frédéric Nietzsche : *Considérations inactuelles*. 2^e série, traduit par Henri Albert. Mercure de France 7 »
 Louise Bodin : *Au pays des repopulateurs*; Soc. Mutuelle d'édition. 4 50

SCIENCES

Marcel Boll : *Euclide, Galilée, Newton, Einstein*. Ed. d'actualité. 1 50
 André Juliard : *La Chimie des complexes inorganiques*, adaptation française de l'ouvrage de Robert Schwarz. Préface de Marcel Boll. Ed. Dunod. 8 »
 Dr Julien Liataud : *La double envoiée. Le rythme de la matière*. Verdolin, Nice 10 »

SOCIOLOGIE

J. Bartuel et H. Rullière : *La Mine et les Mineurs*. Doin. 12 »
 Jean Hermitte : *Le régime direct*. 5 »
 Maurice Lair : *Le Socialisme et l'Agriculture française*. Plon. 2 50
 Paul Louis : *Louis Blanc, Vidal, Paqueur, Cabet*; L'Humanité. 2 »

VOYAGES

Comte de Gobineau : *Trois ans en Asie*. Grasset. 13 50
 Maurice Heim : *Sur les pentes du Pamir*. Chiberre. 6 75

QUESTIONS JURIDIQUES

E. Garçon : *Le droit pénal*; Payot. 4 »
 (A suivre).

La suite du memento bibliographique paraîtra dans le prochain numéro.

Le Gérant : Pierre SUCHET.

Imprimerie « PERFECTA »
 8, rue Neuve-Popincourt,
 Paris (XI^e)

Vive la Paix
 et Vive la République!



A partir de Novembre paraîtra

Le Quotidien
 grand journal d'information
 à 4, 6 et 8 pages

fondé par Le Progrès Civique
 et dirigé par Henri DUMAY

pour défendre et perfectionner
 les Institutions Républicaines

LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS :

BIBLIOTHEQUE DE L'ADOLESCENCE

« Les Auteurs vivants lus par les Jeunes »
 Chaque volume consacré à un auteur contemporain, est composé des meilleures pages de l'écrivain et permet aux jeunes gens et aux jeunes filles de se faire une idée exacte de son œuvre qu'ils ne peuvent lire en entier.

Déjà parus :
 ANDRE GIDE 1 volume in-16 6 fr.
 COLETTE — 6 fr.
 HENRI DE REGNIER — 6 fr.
 HENRY BORDEAUX — 6 fr.
 EDGAR POE — 6 fr.
 Mme De NOAILLES — 6 fr.

Pour paraître prochainement :
 RENE BOYLESVE un vol. 6 fr.

POUR LES ETRENNES
 Chaque volume relié pleine toile, fer spéciaux 10 fr.

Vient de Paraître

COLLECTION « DRAMES D'HISTOIRE ET DE POLICE »

Arthur CONAN-DOYLE :
 NOUVEAUX MYSTÈRES ET AVENTURES
 Un volume in-16 3 fr. 50

GOETHE
WERTHER
 Orné de 10 illustrations hors texte de TONY JOHANNOT
 Un volume in-8 Jésus (18x25) sur beau papier... 7 fr. 50

Rappel
 Georges PONSOT

LE ROMAN DE LA RIVIÈRE
 Un volume in-16 6 fr.

Victor SEGALEN
 UN GROS SUCCÈS

RENÉ LEÏS

Roman
 Un volume in-16 6 fr.

Ce roman dont l'intrigue se passe à la Cour de Pékin au moment de la Révolution chinoise a obtenu un très gros succès dans la « Revue de Paris »

En vente à la Librairie « CLARTÉ » et aux Éditions G. GRÈS & Cie, 21, rue Hautefeuille. Paris (VI^e)

LE CRAPOUILLOT a publié 2 superbes numéros spéciaux sur
LE SALON D'AUTOMNE

Arts - Lettres - Spectacles avec l'analyse de cette intéressante manifestation d'art et de belles reproductions en si
 Chacun de ces numéros est adressé franco contre 3 fr. à l'administration du Crapeillot, 3, place de la Sorbonne, Paris. Chèque postal 417-26.

Les Étrennes approchent

Donnez à vos amis des cadeaux utiles.

UN BON STYLO

CLARTE met à votre disposition le stylo CLARTE, modèle « Safety », à plume rentrant, en or contrôlé 18 carats, fonctionnement garanti. CLARTE reprend et échange gratuitement tous les stylos qui ne donnent pas complète satisfaction.

Alors pourquoi l'acheter ailleurs ? Ailleurs on vous le vendra 50 francs.

CLARTE pour 25 francs vous livre son stylo complet, avec écriin, compte-goutte et agrafe en argent.

Offrez-le comme cadeau à vos amis. Dans nos bureaux 25 fr. ; franco 25 fr. 50.

DE BONS LIVRES

CLARTE met à votre disposition les éditions CLARTE avec 50 0/0 de réduction.

Instruisez vos amis. C'est le gage d'affection le plus précieux que vous puissiez leur donner.

Une série de douze volumes franco pour **25** francs

	Ancien prix	Nouveaux prix
HENRI BARBUSSE : La Lueur dans l'abîme (20 ^e mille)	3 50	1 75
HENRI BARBUSSE : Le Couteau entre les dents (10 ^e mille)	3 »	1 50
HENRI-BRU : La dictature du bonheur. Prix « Carté » 1922	5 »	2 50
GUSTAVE DUPIN : Les Robinsons de la Paix	4 50	2 25
NOEL GARNIER : Place Clichy, poèmes (ornés de 5 bois gravés d'après G. Auctourier)	7 50	3 75
GOUTTENOIRE DE TOURY : Poincaré a-t-il voulu la Guerre ? (6 ^e mille)	4 50	2 25
LUCIEN LAFORGE : Le Film 1914, ou le Poincarisme en 49 épisodes	3 »	1 25
RAYMOND LEFEBVRE : L'éponge de vinaigre (5 ^e mille)	3 »	1 50
HENRY MARX : L'Enfant Maître (pièce en 3 actes)	5 »	2 50
MARCEL MARTINET : La Nuit (5 gravures frontispiciées de Gaston Pastre)	5 50	2 75
P. VAILLANT-COUTURIER : Jean-sans-Pain, illustré par Picard-Le Doux	15 »	7 50
LA COMMUNE DE PARIS (Préface de Zinoviev et 32 hors texte documentaires) (5 ^e mille)	5 »	2 50

Et pour vos gosses le délicieux album en couleurs

JEAN SANS PAIN

Histoire pour tous les enfants

écrite par VAILLANT-COUTURIER, illustrée par PICART-LE-DOUX.

Ce livre superbe était vendu, l'an dernier, 15 francs.

Pour que tous nos lecteurs puissent l'acquérir, nous le leur céderons, pendant ces périodes de fêtes au prix de : 7 fr. 50. — Franco : 8 fr. 25.

N'hésitez pas. Hâtez-vous de nous commander « JEAN SANS PAIN ».